

jeannot scheer

étincelles

poèmes & chansons

2025–2026



*Elle est le premier cri, la naissance d'un monde,
Avant que le poème en strophes ne réponde.*

(Strophe 1 de « Les Étincelles du Verbe »)

PRÉFACE

Une étincelle n'est presque rien. Un point de lumière, une chaleur à peine née, un éclat que le vent pourrait éteindre. Mais il suffit parfois de presque rien pour éclairer un visage, réveiller une conscience ou mettre le feu aux mots.

Les poèmes réunis dans ce recueil sont nés de ces instants où quelque chose refuse de demeurer silencieux. Une émotion, une blessure, une indignation, une question : chacune devient cette petite braise intérieure qui demande à être portée jusqu'à la page — puis, souvent, jusqu'à la voix et à la musique.

Car chez Jeannot Scheer, le poème ne se contente pas de dire. Il interroge, argumente, contredit, sourit, proteste et cherche une issue. L'ancien professeur n'est jamais très loin du poète : derrière le rythme et les images se dessine volontiers une pensée en mouvement. Certains de ces textes ressemblent ainsi à des méditations, d'autres à des plaidoyers ou à ces « dissertations chantées » où les idées cessent d'être abstraites pour devenir souffle, refrain et émotion.

Le parcours commence avec les feux les plus proches : aimer, désirer, vieillir, traverser le temps et apprendre à fleurir autrement. Puis l'étincelle brûle davantage. Elle éclaire les blessures que l'on dissimule, les dépendances qui enferment, les silences qui protègent ou détruisent, la peur, la jalousie et cette indifférence qui laisse le monde passer devant nos yeux sans plus atteindre notre cœur.

Un entracte ouvre ensuite une parenthèse singulière. Des prières et des textes anciens, empruntés à d'autres voix, y rencontrent la musique d'aujourd'hui. Cette halte n'interrompt pas le voyage : elle rappelle que les mots traversent les siècles, changent de bouche et de mélodie, mais continuent de chercher une lumière.

Le regard se tourne alors vers le dehors : exilés, réfugiés, peuples dépossédés, paix menacée, libertés fragiles, planète que nous savons en danger et que nous continuons pourtant de blesser. Puis vient l'école, lieu de transmission et d'espérance, mais aussi miroir des violences, des inégalités et des nouveaux vertiges technologiques. Le professeur y retrouve sa classe, ses élèves, ses inquiétudes et une conviction demeurée intacte : enseigner, c'est encore rallumer des flammes.

Parce que la gravité ne doit pas avoir le dernier mot, la satire intervient à son tour. Elle égratigne les puissants, les hypocrisies, le commerce des sentiments et les mots qui dérapent. Enfin, au bord du feu, restent les grandes questions : Dieu, le doute, le progrès, le courage, la mort — et la possibilité obstinée que le monde n'aille pas seulement mal.

Ces textes ont été écrits pour être lus, mais beaucoup ont aussi été conçus pour prendre des airs. La musique générée avec l'intelligence artificielle ne remplace ici ni la pensée ni la voix du poète : elle leur offre une autre chambre de résonance. Les vers deviennent chansons, sans cesser d'être des vers.

De l'étincelle au brasier, ce livre suit donc un même désir : ne pas laisser les mots dormir sous la cendre. Non pour incendier le monde, mais pour l'éclairer encore — et peut-être, modestement, contribuer à le réchauffer.

PROLOGUE

L'étincelle

Les Étincelles du Verbe



[Couplet 1]

Dans le silence gris d'une page déserte,
Une idée a jailli, une brèche s'est ouverte.
Ce n'est qu'un point de feu, un caprice de l'esprit,
Qui déchire l'oubli et chasse tout le gris.
Elle est le premier cri, la naissance d'un monde,
Avant que le poème en strophes ne réponde.

[Refrain]

*Étincel-lujah ! Étincel-lujah !
Le Verbe est feu, le Verbe est joie.
Étincel-lujah ! Étincel-lujah !
Il brise l'ombre et fait la loi.
Le monde finit, l'Amour renaît,
Étincel-lujah ! Amen !*

[Couplet 2]

Parfois le vers est court, un éclair de génie,
Une étincelle d'or dans la mélancolie.
Elle ne dure qu'un souffle, un regard, un frisson,
Mais elle laisse au cœur une longue chanson.
Le poète est celui qui capture au passage
Ce qui brille une seconde au milieu de l'orage.

[Refrain]

*Étincel-lujah ! Étincel-lujah !
Le Verbe est feu, le Verbe est joie.
Étincel-lujah ! Étincel-lujah !
Il brise l'ombre et fait la loi.
Le monde finit, l'Amour renaît,
Étincel-lujah ! Amen !*

[Couplet 3]

Elle est le doux foyer où l'amour se réchauffe,
La lueur d'un baiser qui caresse l'étoffe.
Mais l'étincelle est traître et porte en son éclat
Le germe du brasier, le cri du premier combat.
Elle allume les cœurs ou embrase la plaine,
Porteuse de tendresse ou de juste haine,
Compagne du soleil ou complice du sang,
Elle est le point initial d'un monde finissant.

[Pont]

Étincelles de vie, étincelles de poudre,
Capables de guérir ou de lancer la foudre.
Petites, éphémères, mais brûlant de clarté,
Vous portez nos misères et notre éternité.

[Refrain final]

Étincel-lujah ! Étincel-lujah !
Le Verbe est feu, le Verbe est joie.
Le monde finit, l'Amour renaît,

[Coda]

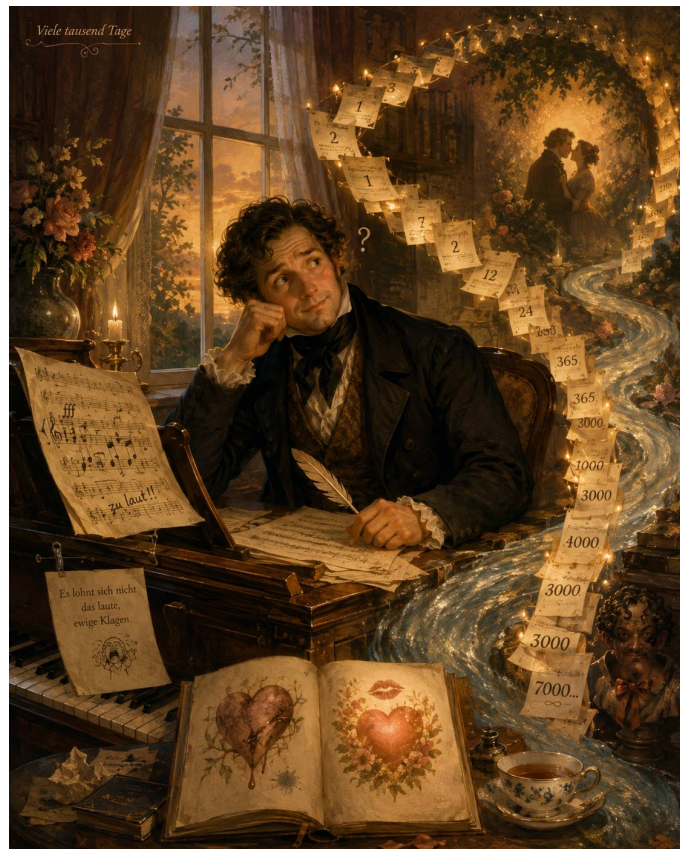
Étincel-lujah ! Étincel-lujah !
Étincel-lujah ! Étincel-lujah !
A-MEN !

I. FEUX DE VIE

Aimer, vivre, passer, vieillir

Viele tausend Tage

(k)ein Schubert-Lied



Ich möchte leben an vielen tausend Tagen.
Aber dafür müsste ich dir etwas sagen:
Es lohnt sich nicht das laute, ewige Klagen.

Und an einem dieser Tage,
Würd' ich stellen dir die Frage:
Oh liebst du heute mich mit Herz?
Oder bleibt wie eh nur der Schmerz?

***Liebe, wie das Leben, ist kein ruhiger Fluss.
Heute leidet das Herz, morgen heilt dich ein Kuss.
Liebe, wie das Leben, ist kein ruhiger Fluss.
Heute leidet das Herz, morgen heilt dich ein Kuss.***

Ich möchte leben an vielen tausend Tagen.
Aber dafür müsste ich dir etwas sagen:
Es lohnt sich nicht das laute, ewige Klagen.

Und an einem dieser Tage,
Würd' ich stellen dir die Frage:
Oh liebst du heute mich mit Herz?
Oder bleibt wie eh nur der Schmerz?

***Liebe, wie das Leben, ist kein ruhiger Fluss.
Heute leidet das Herz, morgen heilt dich ein Kuss.
Liebe, wie das Leben, ist kein ruhiger Fluss.
Heute leidet das Herz, morgen heilt dich ein Kuss.***

Désir, Amour, Départ et Vie

... jusqu'au dernier souffle un jour



It's all about longing, loving, and leaving.

*In short about living !
Until the last lying down ...*

Phil Sarca

[Couplet 1]

Nous naissons en désir,
premier cri au sortir de la nuit,
cherchant dans le silence
la lumière qui nous guide.
Rêvant dès l'aurore,
les yeux tournés vers l'infini.
Désirer est le premier mot
inscrit dans nos vies.

[Refrain]

Désir, amour, départ et vie,
désir, amour, départ et vie,
tout est donné, tout est à pardonner.
Des pas qu'on suit, des voies qu'on prend,
des fois montant haut, des fois tombant bas,
des fois montant haut, des fois tombant bas.

[Couplet 2]

Puis vient l'heure d'aimer,
un feu tendre et vrai,
deux mains qui s'entrelacent,
un monde qui recommence.

Aimer est le refrain
que l'âme veut chanter,
l'écho de l'appartenance,
la naissance de l'éternité.

[Refrain]

Désir, amour, départ et vie,
désir, amour, départ et vie,
tout est donné, tout est à pardonner.
Des pas qu'on suit, des voies qu'on prend,
des fois montant haut, des fois tombant bas,
des fois montant haut, des fois tombant bas.

[Couplet 3]

Mais partir ombrage aimer,
comme le soir noircit le jour,
des pas lentement s'effacent,
et les plus chers s'éloignent.

Partir c'est le silence,
la douleur et les larmes,
la main qu'on lâche,
le voyage qui reste
inconnu à partir de là.

[Refrain]

Désir, amour, départ et vie,
désir, amour, départ et vie,
tout est donné, tout est à pardonner.
Des pas qu'on suit, des voies qu'on prend,
des fois montant haut, des fois tombant bas,
des fois montant haut, des fois tombant bas.

[Couplet 4]

Et pourtant la vie continue,
le chagrin cousu d'espoir,
des rires surgissent encore
pour éclairer l'espace fragile.

Vivre est une danse,
maladroite, profonde,
le miracle de marcher
jusqu'à la fin des jours.

[Pont]

Et quand la chanson prend fin,
le calme s'installe,
le corps doucement se replie,
et l'esprit agité enfin trouve sa couronne.

[Refrain final]

Désir, amour, départ et vie,
tout est donné, tout est à pardonner.
tout est donné, tout est à pardonner.
Des pas qu'on suit, des voies qu'on prend,
des fois montant haut, des fois tombant bas,
des fois montant haut, des fois tombant bas.

Désir, amour, départ et vie ...
jusqu'à l'adieu final.

L'Éphémère Cadence

Ce qui finit nous fait vivre



[Couplet 1]

Tout porte en soi sa propre échéance,
Gravée, invisible, au cœur de l'existence.
L'amour, ce feu ardent, cette promesse si belle,
Avait-il vraiment l'ambition d'être éternel ?
Il s'estompe, hélas, au fil des saisons mortes,
Quand l'habitude, silencieuse, frappe aux portes.

[Couplet 2]

La paix, rare trésor, fragile équilibre,
N'est qu'une trêve offerte à notre âme libre.
Le bonheur, étoile filante, éclat fugace,
Disparaît soudain, laissant un simple espace.
La beauté, miroir altier, s'efface avec le temps,
Flétrie comme une rose aux pétales tombants.

[Refrain]

*Acceptons l'instant, cueillons chaque seconde,
Que notre cœur vibre, que notre âme réponde.
Car si tout s'achève, si tout a une fin,
Vivre maintenant est le seul vrai chemin.*

[Couplet 3]

La santé, ce pilier si souvent oublié,
Se fissure, s'effrite, par l'âge défié.
La vie elle-même, ce don, ce souffle léger,
Sait qu'un jour viendra où elle doit s'en aller.
Même les astres là-haut, au firmament glacé,
Ont une date butoir, un destin tracé.

[Couplet 4]

L'amitié, ce lien fort qu'on croit indéfectible,
Se perd parfois de vue, devient inaccessible.
Les souvenirs aussi, gravés dans nos mémoires,
S'effacent lentement dans l'oubli des histoires.
Les grandes civilisations, leurs empires éclatants,
Ne sont que poussière au vent du temps passant.

[Refrain]

*Acceptons l'instant, cueillons chaque seconde,
Que notre cœur vibre, que notre âme réponde.
Car si tout s'efface, si tout doit s'éteindre un matin,
Vivre pleinement est le seul vrai chemin.*

[Couplet 5]

Les certitudes d'hier, nos vérités absolues,
Sont aujourd'hui remises en cause, disparues.
La jeunesse s'enfuit, telle une rivière pressée,
Laisant place à la sagesse des années passées.
Tout change, tout évolue, c'est l'ordre naturel,
Un cycle incessant, vital et essentiel.

[Couplet 6]

Rien n'est acquis, rien n'est pour toujours,
Chaque aube est un début, chaque nuit est un retour.
La péremption n'est pas une sombre menace,
Mais la condition même qui donne au temps sa grâce.
C'est le sel de l'existence, qui rend chaque saveur unique,
Un rappel constant, vibrant et magnifique.

[Pont]

Sans hier qui revienne, sans demain garanti,
C'est ici que tout naît, c'est *maintenant* qui nous choisit.
Si tout passe un jour, nous pouvons retenir
Ce souffle précieux : *vivre, et sentir.*

[Refrain final]

*Acceptons l'instant, cueillons chaque seconde,
Faisons de chaque souffle une fête profonde.
Car si tout s'achève, si tout doit s'envoler,
C'est l'ici, c'est maintenant qu'il nous faut aimer.*

Vieillir, c'est fleurir autrement

À mes 70... et plus



[Couplet 1]

On me dit que j'ai perdu du feu dans la voix,
Que mes pas sont moins prompts, que s'alentit mon choix.
Ils ne voient pas qu'en moi j'ai dompté les orages,
Éteint les faux élans, calmé les mirages.

Mon corps est un livre aux pages bien froissées,
Dont je relis sans hâte les joies, les traversées.
Ces mains tachées de temps, veinées de souvenirs,
Ont bâti des maisons, des rires, des avenir.
Chaque courbature est une trace d'amour,
Chaque raideur, un vestige du jour.

[Refrain]

*Vieillir, c'est fleurir autrement,
C'est s'alléger du bruit, s'ancrer dans le moment.
C'est savoir qu'un sourire vaut mieux qu'une victoire,
C'est oser la lenteur, sans perdre l'espoir.*

[Couplet 2]

J'ai rangé au placard le costume du devoir,
Ce lourd habit qui serre et qu'on croit savoir.
Je m'habille aujourd'hui de lumière et de vent,
Je règne en souverain sur mes instants présents.
Je lis, je ris, je dors sans échéance,
Je bois le jour comme on boit la confiance.

Ils croient que l'avenir s'éteint à mon horizon.
Moi, je le vois briller dans chaque saison :
Dans le café qui fume, dans la pluie sur la vitre,
Dans les yeux de ma petite-fille qui m'invite.
L'avenir, c'est ce calme, cette joie souveraine,
D'avoir traversé l'ombre et d'en faire une chaîne.

[Refrain]

*Vieillir, c'est fleurir autrement,
C'est danser plus doucement, mais jusqu'à cent ans.
C'est savoir que la vie, malgré tout, reste belle,
Et qu'à chaque lever du jour, c'est encore elle.*

[Couplet 3]

Mes genoux grincent un peu, mes cheveux s'enfuient,
Mais mon cœur, lui, s'entête à faire du bruit.
J'oublie mes clés, mais jamais la tendresse,
Et je troque la vitesse contre la justesse.
Si c'est ça vieillir, alors qu'on m'en donne encore !
J'ai tant à savourer, tant d'aurores.

Ne me parlez pas de déclin, de jeunesse envolée,
Ma jeunesse était une ébauche, éparpillée.
Je préfère de loin cette œuvre patinée,
Cette âme apaisée, lentement façonnée.
Je ne suis pas un vestige, je suis un témoin,
Et sous mon front dégarni, c'est tout un monde qui vient.

[Refrain final]

*Vieillir, c'est fleurir autrement,
C'est aimer plus vrai, parler moins vainement.
C'est porter son passé comme on porte un poème,
Et s'incliner devant la vie... en lui disant : je t'aime.*

*Vieillir, c'est fleurir autrement,
C'est aimer plus vrai, parler moins vainement.
C'est porter son passé comme on porte un poème,
Et s'incliner devant la vie... en lui disant : je t'aime.*

Les Éclats de l'amour

L'amour dans tous ses états



[Couplet 1 — L'amour passion]

L'étincelle n'a pas prévenu.
Elle a mordu la plaine sèche
de nos certitudes,
incendie de chair et de vertige
où les heures n'ont plus de boussole.

On se perd dans le souffle de l'autre
comme dans un naufrage consenti.
Le cœur cogne contre la cage des côtes,
la peau se souvient
des mains qui l'ont apprivoisée,
de l'odeur d'un corps
comme d'un pays reconnu les yeux fermés.

C'est sauvage,
magnifique,
et terrifiant
de n'avoir aucun frein.

[Couplet 2 — L'amour filial]

Puis le feu devient refuge
dans le creux des mains transmises.
Une petite main s'abandonne à la nôtre,
et soudain nous portons
bien plus lourd que nous-mêmes.

C'est le sang parfois,
le cœur toujours,
la patience qui veille au bord du lit,
la voix qui rassure dans la nuit,
ce que l'on donne sans compter
pour que l'enfant aille plus loin
sans jamais oublier
où revenir.

[Refrain]

*C'est le fil invisible au travers de nos vies,
le cri de la naissance et l'écho des adieux,
un éclat de soleil sous la pluie qui s'ennuie,
le plus humble des vœux au secret de nos yeux.*

[Couplet 3 — L'amour amical]

L'amitié n'a pas besoin de serments.
Elle connaît le rire sans défense,
les silences où personne
ne cherche à remplir le vide.

Elle est cette épaule
qui ne demande rien,
ce phare discret dans la tempête,
cette porte restée ouverte
quand toutes les autres se ferment.

Auprès d'elle,
on peut enfin poser son armure
et simplement
respirer ensemble.

[Couplet 4 — L'amour manqué et l'amour de soi]

Il y a aussi les gares désertes,
les rendez-vous manqués de la vie,
les mots restés
au fond de la gorge,
les chemins qui se séparent
et le fantôme obstiné des « et si ».

Mais de cette cendre
naît parfois un autre visage :
celui que l'on regarde enfin
sans baisser les yeux.

S'accueillir avec ses failles,
réparer doucement ses blessures,
devenir sa propre terre d'asile
et s'aimer assez
pour ne plus s'excuser d'exister.

[Refrain]

*C'est le fil invisible au travers de nos vies,
le cri de la naissance et l'écho des adieux,
un éclat de lune sur les nuits que l'on dévie,
le plus fier des aveux au fond de nos yeux.*

[Couplet 5 — L'amour universel et du vivant]

Un regard croisé
sur un trottoir mouillé,
et la distance entre deux solitudes
s'effondre.

C'est une main tendue
sans attendre de retour,
la fraternité fragile des vivants
qui reconnaissent dans l'autre
leur propre blessure.

C'est encore le fracas de l'océan,
l'or vertical des feuillages au matin,
la Terre patiente
sous nos pas trop lourds.

Alors l'homme se dépouille de son nom
et redevient,
parmi le vent, les bêtes et les arbres,
un simple battement
dans le grand cœur du monde.

[Pont — L'amour du temps]

Et peut-être qu'aimer,
c'est aussi laisser partir :
les saisons,
les visages,
les jours que rien ne retiendra.

Ne pas maudire le temps
pour ce qu'il nous enlève,
mais le remercier parfois
d'avoir rendu chaque seconde
irremplaçable.

[Couplet 6 — L'amour durable]

Le tumulte s'est tu.
Les rides dessinent des routes
sur la carte de nos visages apprivoisés.

On n'a plus besoin
de grands discours pour se comprendre.
Un silence au bord de la fenêtre suffit.
Les mains se cherchent
par habitude et par tendresse.

C'est un amour d'écorce,
marqué par les hivers,
plus solide d'avoir plié,
plus profond d'avoir souffert.

Deux vieux arbres côte à côte
regardent le soir tomber
et savent désormais
que l'ombre n'est que l'envers
d'une aurore.

[Refrain final]

*C'est le fil invisible au travers de nos vies,
le cri de la naissance et l'écho des adieux,
un éclat d'éternité sous le temps qui dévie,
le plus calme des vœux au fond de nos yeux.*

[Coda]

L'amour n'a pas un seul visage.

Il brûle,
il manque,
il protège,
il relève,
il pardonne,
il demeure.

Et quand tout semble s'éteindre,
il reste encore
un peu de sa lumière
dans les mains
de ceux qui continuent.

En guise de seuil à « L'Ombre que l'on nourrit »

Il y a des sentiments qui ne font pas de bruit,
qui n'éclatent pas comme la colère,
qui ne brûlent pas comme la haine,
mais qui rongent, doucement, patiemment,
comme une ombre trop près du cœur.

La jalousie n'est pas seulement ce que l'autre nous inspire :
c'est ce que nous croyons perdre,
ce que nous croyons ne pas avoir,
ce que nous voyons dans les yeux des autres...
et qui nous manque en nous-mêmes.

Elle n'est pas un crime,
mais une douleur mal comprise.
Elle se glisse dans l'amour, l'amitié, le travail,
et jusque dans notre propre reflet.

Mon poème ne juge pas.
Il regarde l'ombre, il la nomme,
et il cherche la lumière qui peut en sortir.
Parce qu'il arrive un moment
où il ne s'agit plus d'envier l'autre,
mais de se retrouver soi-même.

Voici...

L'Ombre que l'on nourrit

Des miroirs amers de la jalousie



[Couplet 1]

L'écran muet, sphinx noir qui ne dit rien,
Où chaque vibration devient un bout de lien.
L'ombre du doute, un fil qui se dévide,
Et tisse en nous des scénarios lucides.
Les mots d'hier, doux et limpides, s'effacent,
Le cœur soupçonne, la voix se cuirasse :
« Où vas-tu ? Qui t'écrit ? Pourquoi ce retard ? »
Notre amour s'endurcit derrière son rempart.

[Refrain]

*Ô Jalousie, cri étouffé,
Tu fais de nous ce que nous redoutions d'être.
L'ombre au cœur, le poison aux lèvres,
Tu murmures, et nos fièvres te suivent.*

[Couplet 2]

Ton rire fleurit ailleurs, sur d'autres lèvres,
Un rire que je croyais ancré dans nos sèves.
Il pousse maintenant dans une autre saison,
Et mon cœur se serre, fêlé de trahison.
Un trait piqué, déguisé en louange,
Un compliment qui grince au lieu d'être échange.
Je vois briller ta joie comme un soleil blessant,
Et la lumière m'écorche au lieu d'être apaisante.

[Refrain (variante)]

*Ô Jalousie, souffle voilé,
Tu déformes l'autre et nous déchires.
L'ombre au cœur, le poison aux lèvres,
Tu murmures, et nos fièvres t'imitent.*

[Couplet 3]

Son bureau luit, vitrine d'efforts visibles ;
Le mien croule, acharné, dans l'invisible.
Chaque succès jeté comme un bouquet aux pieds
Fait bruire en nous le gravier des regrets.
Nous griffons son talent d'une plume acide,
Voyant chance et hasard là où brûle l'étude.
Le triomphe des autres devient un butin,
Et nous voilà scribes amers, l'encre en venin.

[Pont]

Nous jalousons parfois l'être que nous fûmes,
Celui qui rêvait haut comme un arbre en brume.
Ou bien l'autre Nous, que l'avenir promet,
Plus grand, plus droit, plus libre que ce que l'on est.
Nous nous comparons à l'ombre de nous-mêmes,
Perdant le présent dans l'ébauche qu'on aime.
Nous comparons, nous tremblons, nous envions,
Puis découvrons que l'ombre vient de nous,
Et que nous pouvons cesser de la nourrir.

[Couplet 4]

Sur l'écran défilent des vies en vitraux,
Vacances en couleurs, bonheurs beaux comme faux.
Leurs sourires vernis, posés pour la scène,
Creusent en nous l'ornière où la joie s'enchaîne.
Nous comparons nos jours aux miroirs trafiqués,
Et l'on se juge pauvre devant leurs clichés.
Noircissant nos heures pour leur paraître claires,
Oubliant que l'éclat n'est pas la lumière.

[Refrain final]

*Ô Jalousie, cri étouffé,
Tu fais de nous ce que nous craignons d'être.
Miroir brisé, venin sans fièvre,
Tu murmures, et nos ombres t'écoutent.*

[Coda]

Un jour vient où la morsure se fait signe,
Non plus blessure, mais réveil qui nous révèle.
Nous apprenons à nommer l'ombre, à l'apprivoiser,
Pour qu'elle cesse d'engloutir, qu'elle commence à guider.
Nous ne mesurons plus nos routes à celles d'autrui,

Nous cultivons notre terre, nos racines, notre fruit.
Le souffle de l'autre n'est plus un vent d'effroi :
Il gonfle nos voiles, sans nous voler nos choix.
De l'envie stérile naît un dessein fertile,
Et nos mains cessent d'aigrir, elles bâtissent, subtiles.
L'ombre ne fuit pas — elle s'allège et consent :
Au lieu d'être poison, elle devient mouvement.

Ce père qui n'était pas là

Fragments d'une enfance sans témoin



[Couplet 1]

Le fauteuil, dans le coin, garde un parfum d'attente ;
On ne l'a jamais bougé, comme un vestige de toi.
La table est un hiver où ta place est absente,
Et la soupe refroidit sous le poids du « pourquoi ».
Je scrutais dans la cour la promesse d'un pas
Ou ton nom, espéré, dans la boîte trop vide.
J'offrais des dessins qu'on ne regardait pas,
En apprenant très tôt à me rendre limpide.
Et ma mère, à genoux sous le jour hésitant,
Portait deux vies à la fois : la tienne et mes dix ans.

[Refrain]

*C'est un poids de silence, un lourd fardeau de pierre,
Qui pâlit les couleurs et ternit les miroirs.
L'amour paternel, ce continent en arrière,
Laisse, au bord du regard, l'ombre des espoirs.*

[Couplet 2]

Le miroir, confident, reflétait le vieux doute :
« Sans son regard pour borne, ai-je droit d'exister ? »
On s'invente un courage pour masquer la déroute
Puis on range son cœur derrière un rideau tiré.
Chaque réussite alors devient île lointaine,
Sans témoin pour nommer l'étincelle qu'elle porte.
On apprend à sourire, à cacher sa baleine,
À croire que l'on vaut peu, ou que la joie avorte.
Et l'on espère encore, malgré les abandons,
Qu'un jour un geste tendre referme la maison.

[Refrain]

*C'est un poids de silence, un lourd fardeau de pierre,
Qui pâlit les couleurs et ternit les miroirs.
L'amour paternel, ce continent en arrière,
Laisse, au bord du regard, l'ombre des espoirs.*

[Couplet 3]

Alors l'âme hésitante avance à pas voilés :
Elle craint la caresse autant que le départ.
La confiance, fruit fragile aux parfums inégaux,
Mûrit sans vraie chaleur dans un jardin trop rare.
On cherche dans les yeux des autres une étincelle,
Un reflet d'appui, un trésor qu'on n'a pas eu.
On aime à demi-voix, on ouvre à la chandelle,
Craignant qu'un souffle froid n'emporte l'inconnu.
Et l'on donne parfois trop, pour combler l'invisible,
Ou trop peu, par prudence, en se croyant fragile.

[Refrain]

*C'est un poids de silence, un lourd fardeau de pierre,
Qui pâlit les couleurs et ternit les miroirs.
L'amour paternel, ce continent en arrière,
Laisse, au bord du regard, l'ombre des espoirs.*

[Coda]

Le temps, maître des leurres, remue les paysages,
Il efface les contours, il adoucit les cris.
Mais l'empreinte, malgré tout, traverse les nuages :
C'est un Nord disparu qui manque à l'esprit.
L'adulte, sans le vouloir, rejoue les vieux mystères :
Aimer d'un cœur inquiet, attendre un revenant,
Bâtir chaque lien neuf comme un fragile hémisphère
En craignant d'imiter l'absence de l'enfant.
Il reste dans nos pas une chambre oubliée,
Le chaînon d'une vie qu'on n'a pas su trouver.

Simplement Ilda



[Couplet 1]

Il est des gens qui font du bruit
pour qu'on remarque leur passage.
Et puis il y a ceux qui, sans bruit,
rendent plus doux un paysage.

Tu es un peu de ceux-là, Ilda :
un geste juste, un mot tranquille,
une présence qui ne s'impose pas
et qui pourtant rend tout plus facile.

[Refrain]

*Joyeux jour, Ilda, joyeux jour,
que le temps te soit indulgent.
Pour chaque soin, chaque détour,
merci d'être là, simplement.*

[Couplet 2]

Tu sais compter, peser, doser,
chercher l'accord et la mesure,
mais il est des choses à préserver
qui échappent à toute nourriture.

Car on ne pèse pas la bonté,
on ne mesure pas un sourire,
et nul tableau ne peut compter
tout le bien qu'on peut faire sans le dire.

[Refrain]

*Joyeux jour, Ilda, joyeux jour,
que le temps te soit indulgent.
Pour chaque soin, chaque détour,
merci d'être là, simplement.*

[Couplet 3]

Il reste dans ton regard profond
un peu de ce lointain qui t'habite,
Sarajevo peut-être, à l'horizon,
une lumière ancienne et discrète.

Mais aujourd'hui, pas de grand portrait,
pas d'ambre, de symbole ou de mystère :
juste ton nom, Ilda, et le souhait
que cette journée te soit légère.

Que le temps te traite avec douceur,
qu'il t'offre encore mille découvertes,
des jours paisibles, quelques bonheurs
et beaucoup de fenêtres ouvertes.

[Refrain final]

*Joyeux jour, Ilda, joyeux jour,
que le temps te soit indulgent.
Pour chaque soin, chaque détour,
merci d'être là, simplement.*

[Coda]

Et puisque c'est ton jour aujourd'hui,
je ne chercherai pas davantage :

*Joyeux anniversaire, Ilda.
Reste simplement comme tu es.
C'est déjà beaucoup.*

Živjeli !

II. QUAND L'ÉTINCELLE BRÛLE

Nos blessures, nos dépendances, nos silences

Cris de Silence

Contre les violences faites aux femmes



*Stop aux violences faites aux femmes (2021)
Peinture par Manuel Monteiro*

[Couplet 1]

Les mots, lames de givre, sculptent une ombre à ta place,
Ils rongent ta lumière, grignotent ton audace.
Le fil des voix se coupe, net, comme un interdit :
L'ami devient un risque, la famille, un souci.
Un silence de plomb pèse plus que les injures,
Et l'on s'efface en soi, dans cette nuit obscure.

[Refrain]

*Le respect se mérite, la peur doit s'éteindre,
Chaque coup brise deux vies, sans jamais les étreindre.
L'amour n'est pas conquête, ni victoire à fêter,
Le vrai courage est d'aimer sans vouloir dominer.*

[Couplet 2]

Ton corps devient un livre où la colère écrit,
Bleus de honte, rouge peur, l'alphabet du mépris.
Puis viennent les repentirs, les fausses lunes de miel,
La tension qui renaît, menaçante étincelle.
Et pour certaines, hélas, quand la fuite recule,
Le geste final tombe comme un sombre crépuscule.

[Refrain]

*Le respect se mérite, la peur doit s'éteindre,
Chaque coup brise deux vies, sans jamais les étreindre.
L'amour n'est pas conquête, ni victoire à fêter,
Le vrai courage est d'aimer sans vouloir dominer.*

[Couplet 3]

Le lit, champ de bataille où l'on dit : « Je te prends »,
Où ton « non » n'est qu'un souffle qu'on écrase en l'ignorant.
La main qui se hasarde, déni d'intégrité,

Vole l'âme avec le corps, dans une clarté forcée.
On t'enchaîne à la honte, plus qu'à n'importe quelle corde,
Captive sous la volonté qui t'use et te dévore.

[Refrain]

*Le respect se mérite, la peur doit s'éteindre,
Chaque coup brise deux vies, sans jamais les éteindre.
L'amour n'est pas conquête, ni victoire à fêter,
Le vrai courage est d'aimer sans vouloir dominer.*

[Couplet 4]

L'argent devient verrou, un piège à double tour,
Ton compte reste vide, ton avenir, sans contour.
« Tu ne travaill'ras pas », ordre glissé en douceur,
Qui évide ta force et t'ampute de valeur.
La dépendance règne en ce royaume morne,
Où l'on mendie un pain, là où l'on devrait s'orner.

[Refrain]

*Le respect se mérite, la peur doit s'éteindre,
Chaque coup brise deux vies, sans jamais les éteindre.
L'amour n'est pas conquête, ni victoire à fêter,
Le vrai courage est d'aimer sans vouloir dominer.*

[Couplet 5]

Le voisin voit, se tait ; la justice avance lente,
Les regards te jugent plus que la main violente.
On t'accuse d'exagérer, on t'accuse de rester,
Comme si la peur pouvait se plaider ou s'ôter.
La société murmure, mais pardonne au coupable,
Qu'importe la douleur, si le scandale est stable.

[Refrain]

*Le respect se mérite, la peur doit disparaître,
Chaque acte de mépris nous apprend à renaître.
L'amour n'est pas conquête, ni victoire à fêter,
Le vrai courage est d'aimer sans vouloir dominer.*

[Coda]

Hommes, retenez ceci : « Non » est une phrase entière,
Ce n'est pas une porte entr'ouverte et légère.
Votre force est un don : qu'elle soit profonde et large,
Non pas un poing serré, mais un abri qui recharge.
Le courage se trouve où la peur se retire,
Dans l'écoute, la douceur, la tendresse qui inspire.
Désapprenez ce monde qui vous fit conquérants,
La vraie gloire est d'être un refuge bienveillant.
Cherchez en vous la lumière qui relève l'ombre,
Non pour dominer l'autre, mais pour veiller ensemble.
C'est en changeant de regard, humble et sans drapeau,
Que naîtra, main dans la main, un avenir plus beau.

Je vomis, donc je suis



[Couplet 1]

Dans le silence froid des miroirs, une ombre est née,
Un chiffre sur la balance est devenu vérité.
Chaque bouchée refusée, une victoire amère :
Je crois tenir les rênes, je crois dompter la guerre.

Mon écran devient tribunal sans pitié,
Où je suis tour à tour la juge et l'accusée.
Est-ce la nuit d'avant, celle qui a tout souillé ?
Ou ces regards de glace qui m'ont tant abîmée ?

Je vous entends ricaner derrière mon dos voûté :
Ce murmure se mêle à mon propre fardeau.
Je vis comme un grand corps échoué sur la grève,
Dans un monde de sirènes qui nagent et qui rêvent.

[Refrain]

*Mon corps parle en silence, un murmure amer ;
Chaque jour est un combat, un champ clos, un enfer.
La faim, ma compagne d'ombre, me suit pas à pas,
Dans ce monde rétréci où l'espoir ne vient pas.*

*Et je ne sais plus vraiment qui je suis, où je vais,
Ni pourquoi je m'inflige ces mauvais tours répétés.
Au fond, je ne demande qu'une main qui se tend,
Avant le naufrage ultime, avant la fin du temps.*

[Couplet 2]

« Tout va bien, je t'assure, c'est moi qui tiens le coup. »
Je souris, ventre vide, fière du néant en moi.
« C'est juste un petit plat... ce n'est vraiment rien du tout. »
Je mens avec l'adresse d'un fil tendu en soie.

Je vomis l'anxiété, je jeûne mes terreurs ;
Être mince, c'est régner — voilà la seule lueur.
« Tout le monde le fait ! », refrain trop répété
Pour cacher que mon être s'est peu à peu effacé.

Je poursuis un fantôme : une perfection creuse,
Masque doré qui cache une chute douloureuse.

[Refrain]

*Mon corps parle en silence, un murmure amer ;
Chaque jour est un combat, un champ clos, un enfer.
La faim, ma compagne d'ombre, me suit pas à pas,
Dans ce monde rétréci où l'espoir ne vient pas.*

*Et je ne sais plus vraiment qui je suis, où je vais,
Ni pourquoi je m'inflige ces mauvais tours répétés.
Au fond, je ne demande qu'une main qui se tend,
Avant le naufrage ultime, avant la fin du temps.*

[Couplet 3]

La fatigue est un drap, le froid mord mes os nus ;
Le miroir est un traître qui rit de mon corps nu.
Mes amis se sont tus, incapables de voir
Ce combat souterrain qui ronge mes soirs.

Mon cœur bat au ralenti, un tambour trop usé,
Mes cheveux se détachent comme paille envolée.
L'émail de mes dents fond sous les acides en rage,
Mes lèvres confessent en sang mon long naufrage.

Mon ventre se ferme et refuse tout passage,
Mon squelette frissonne, prêt à rompre au prochain orage.
Un brouillard lourd m'éteint : plus un mot, plus un éclat ;
Je glisse chaque jour un peu plus vers en bas.

[Pont]

Je vomis, donc je suis... l'ombre d'une ombre fine.
Je crache sur ma vie, cette vie que je mine.
Je crache mon être entier : mes rêves, mes envies...
Et je ne sais plus vraiment ce qu'est « être en vie ».

Où donc est cette main qui pourrait me retenir
Avant que le dernier mot ne soit « souffrir » ?

[Coda]

Aidez-moi ! Je ne suis pas folle : je suis malade.
Je me suis égarée dans une musique fade.
J'ai trahi mon propre corps — mon refuge, mon ami —

Et sa révolte muette m'a enchaînée ici.
Aidez-moi à revoir le goût, le son, la lumière ;
Aidez-moi à reprendre pied avant que tout ne s'éclaire.
Je crie en silence — personne ne m'entend.
J'attends une voix, un regard bienveillant.

Je voudrais renaître avant la fin des fins
Et retrouver la force d'espérer en demain.

Je pourris, donc je ne suis plus

Réflexions lors de mon enterrement



[Couplet 1]

Ils arrivent tous, alignés comme des notes
sur une portée de noir.

Robert, miraculeusement dispo.
Ginette, serrée dans une robe trop chère
qui la gratte plus que mon absence.
Première fois qu'ils sont tous à l'heure.
Il m'a fallu mourir pour les synchroniser.

[Refrain]

*Je pourris, donc je ne suis plus,
Mais je les vois debout autour du trou.
Je pourris, donc je ne suis plus,
Et pourtant je les vois mieux que vous.*

[Couplet 2]

Mais soudain ma vie devient roman.
Vingt euros jamais réclamés :
générosité légendaire.
Mon rire : un patrimoine national.
Mes colères ? Dissoutes dans l'encens.
My Heart Will Go On se répand,
c'est le Titanic à fond la chapelle.
Seul Léo raconte vrai.

[Refrain]

*Je pourris, donc je ne suis plus,
Mais je les vois debout autour du trou.
Je pourris, donc je ne suis plus,
Et pourtant je les vois mieux que vous.*

[Couplet 3]

Les cordes grincent, premier contact
avec mon lit d'éternité.
Pelletées rituelles sur mon couvercle.

Ma fille pleure —
et c'est pour elle que j'aimerais sentir
un battement, un tressaillement.
Mais je ne suis que regard.
Ils garderont la montre, la bague, le grille-pain.
Mais qui se souviendra de mes blagues de pluie ?

[Refrain]

*Je pourris, donc je ne suis plus,
Mais je les vois debout autour du trou.
Je pourris, donc je ne suis plus,
Et pourtant je les vois mieux que vous.*

[Couplet 4]

Ils s'éloignent déjà,
parlant météo, petits fours, stationnement.
Leur vie reprend.
Moi, dans ma boîte, je réfléchis :
Trop de noir, pas assez de couleurs.
Trop de larmes d'obligation,
pas assez de rires francs.
Cette mise en scène ne me ressemble pas.

[Refrain]

*Je pourris, donc je ne suis plus,
Mais je les vois debout autour du trou.
Je pourris, donc je ne suis plus,
Et pourtant je les vois mieux que vous.*

[Coda]

Après un long silence,
quelque chose remue — en moi, ou dans l'air,
je ne saurais le dire.
Un fil de lumière glisse entre deux planches,
ou peut-être n'est-ce qu'une idée tenace.
Je sens que je pourrais remonter...
ou seulement croire que je le peux.
Difficile à trancher, même pour un mort.
Alors j'envoie, au cas où,
un reste de moi :
un rire oublié, une chaleur,
quelque chose pour qu'ils se souviennent autrement.

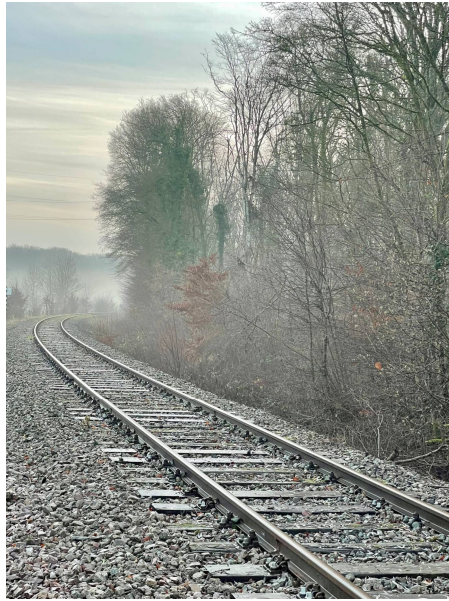
[Refrain final]

*Je pourris ?... Peut-être pas tout à fait.
Je reste là ... ou c'est ce qu'il me plaît.*

*Je pourris ?... Peut-être pas tout à fait.
Parfois, les morts respirent où l'on ne les attendait.*

Je ne veux plus être, mais je suis

Quand la vie perd son goût de miel



[Couplet 1]

Le miel du temps s'est évaporé.
Il ne reste qu'un goût de cendre, amer et froid.
Les raisons sont des spectres familiers,
Une douleur chronique, sans certificat.
Le poids du monde, fardeau d'airain sur l'échine,
L'échec qui ronge, l'amour qui se défait.
Chaque pas s'alourdit sur le chemin,
Et l'âme murmure : « Assez ! Arrête-toi. »

[Refrain]

*Le fardeau est si lourd, l'échappatoire si simple,
Quand l'esprit ne trouve plus son temple.
Entre l'être et le vide, je vacille, je tremble,
Suspendu au fil fragile qui me tient.*

[Couplet 2]

Dans ma tête, les questions sont des lames.
« Suis-je un fardeau pour ceux que j'aime ? »
« À quoi bon lutter, si tout se sclérose ? »
« Demain sera pire. » Éternel problème.
Je suis seul au centre de la foule,
Fantôme que les regards traversent sans voir.
Dans le silence où l'espoir s'écroule,
Je suis un homme vide, un être sans soir.

[Refrain]

*Le fardeau est si lourd, l'échappatoire si simple,
Quand l'esprit ne trouve plus son temple.
Entre l'être et le vide, je vacille, je tremble,
Suspendu au fil fragile qui me tient.*

[Couplet 3]

Mais soudain, contre la vitre de ma nuit,
Un éclat de rire — un visage aimé.
Ciselure vive au cœur de l'ennui :
Mes enfants, et dans leurs yeux, l'avenir gravé.
Leurs enfants à eux, trésors en germination,
Mes amis, ces phares même lointains,
Ma famille — ce nœud de constellations
Que mon départ déchirerait sans fin.

[Refrain]

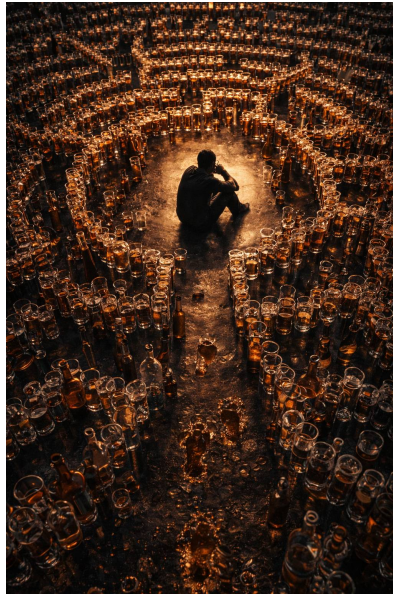
*Le fardeau est si lourd, l'échappatoire si simple,
Quand l'esprit ne trouve plus son temple.
Entre l'être et le vide, je vacille, je tremble,
Suspendu au fil fragile qui me tient.*

[Coda]

Non.
Ils méritent mieux que mon effacement.
Je ne promets pas la lumière.
Je promets seulement de rester
sur cette ligne étroite,
entre l'être et le néant.
Je tiens.
Pas parce que je vais bien,
mais parce que l'amour
pèse encore un peu plus lourd
que le vide.

Je bois, donc je fuis

Calvaire d'un alcoolique



[Couplet 1]

Le chagrin est un monstre au fond de mon cerveau,
Pour l'étourdir il faut ce poison, ce cadeau.
La société en chœur lève son verre d'honneur,
On prétend qu'en trinquant on apaise sa douleur.

Mon sang porte peut-être un antique démon,
Un appétit du vide, un obscur hameçon.
Je cherche dans la coupe un éclair de lumière,
L'instant où la dopamine fait tomber les barrières.

Je fuis un lendemain qui n'a plus de visage,
Dans ce bref paradis, j'étais mon esclavage.
L'anxiété se tait, le passé s'effiloche,
Je bois l'oubli qui tient dans le creux d'une poche.

[Refrain]

*Je bois, donc je fuis, mais où est la sortie ?
Dans ce verre sans fond, ma vie est engloutie.
Chaque gorgée un oubli, chaque matin des remords,
Prisonnier de la bouteille, je me perds encore.*

[Couplet 2]

Je ne choisis plus le moment d'exister,
Mon horizon se réduit au fond du verre posé.
Le matin pique la peau comme des aiguilles,
Sueurs froides du devoir qui s'efface et vacille.

Je compte en cachette, je mens sans effort,
Tout n'est que calcul pour retarder le sort.
Les visages s'éloignent sur un quai de gare,
Je reste seul ami d'un miroir trop rare.

Cercle infernal : la honte nourrit le désir,
Et chaque remords rallume le plaisir
De cette chute lente, enfer et carême,
Je tire les fils, je me ligote moi-même.

[Refrain]

*Je bois, donc je fuis, mais où est la sortie ?
Dans ce verre sans fond, ma vie est engloutie.
Chaque gorgée un oubli, chaque matin des remords,
Prisonnier de la bouteille, je me perds encore.*

[Couplet 3]

Un jour pourtant, le miroir renvoie un autre cri,
Un choc sourd, un constat : je me suis perdu ici.
Alors je tends la main vers des mots inconnus :
Médecins, groupes, soutien, paroles d'issue.

La chimie aide aussi à calmer le feu,
Le dragon tapi dans le torrent dangereux.
Un jour à la fois, fragile serment,
Affronter sans cuirasse la vie, simplement.

Pierre à pierre, je bâtis le futur,
J'apprends à sourire, sans béquille ni armure.
Une cure lente, un fragile équilibre,
Où je remplace l'ombre par un peu de libre.

[Refrain]

*Je bois, donc je fuis, mais où est la sortie ?
Dans ce verre sans fond, ma vie est engloutie.
Chaque gorgée un oubli, chaque matin des remords,
Prisonnier de la bouteille, je me perds encore.*

[Coda]

*Le silence revient enfin dans la maison,
J'écoute la rumeur d'une douce raison.
La main ne tremble plus, quand j'ouvre les volets,
Le monde a retrouvé ses couleurs d'été.*

*Le chemin sera long, la tentation présente,
Mais l'âme est plus solide, et l'envie plus ardente
De vivre chaque instant dans ma pleine clarté,
D'être à nouveau l'artisan de ma liberté.*

Quand la lumière baisse

Complainte pour une voix seule et un piano



[Intro]

Ne parle pas trop fort,
la nuit écoute encore.
Même les murs se taisent
quand la lumière baisse.

[Couplet 1]

J'ai posé sur la table
ce qui restait de nous :
deux verres presque vides,
un silence entre deux.

Je n'ai pas fait de scène,
je n'ai pas claqué la porte.
J'ai seulement senti
que mon âme était morte.

[Refrain]

*Et je reste là,
sans savoir pourquoi,
à tenir dans mes mains
ce qui ne tient pas.*

*Je reste là,
plus loin que tout près,
à sourire doucement
pour ne pas m'effondrer.*

[Couplet 2]

Tu disais que l'amour
devait laisser de l'air.
Moi, j'ai laissé passer
le ciel, puis l'univers.

Il ne restait de toi
qu'une forme dans le lit,
un parfum qui s'efface,
un prénom qui survit.

[Refrain]

*Et je reste là,
sans savoir pourquoi,
à tenir dans mes mains
ce qui ne tient pas.*

*Je reste là,
plus loin que tout près,
à sourire doucement
pour ne pas m'effondrer.*

[Pont]

Peut-être qu'on s'aimait
à contretemps,
peut-être qu'on saignait
trop lentement.

Peut-être que partir,
ce n'est pas trahir,
c'est juste cesser
de se mentir.

[Refrain final]

*Alors je reste là,
mais je ne t'attends pas.
Je garde seulement
la place que tu n'as plus.*

*Je reste là,
debout malgré moi,
avec tout mon amour
qui ne sait plus vers qui aller.*

[Outro]

*Ne parle pas trop fort,
la nuit comprend encore.
Même mon cœur se tait
quand la lumière baisse.*

Silence en paroles

Les deux visages du silence



[Couplet 1]

On vit dans un vacarme permanent.

Les notifications qui vibrent,
les moteurs qui grondent,
les avis de tout le monde
qui entrent dans nos têtes
sans même frapper.

Alors, parfois,
tourner la clé,
fermer la porte,
couper le son,

c'est reprendre possession
de quelques mètres carrés
dans sa propre tête.

Le silence entre dans la pièce
comme un ami discret.

Il fait baisser la tension,
il ralentit le pouls.

Dans ce calme-là,
tu n'as plus besoin de te justifier,

ni de convaincre,
ni de plaire.

Tu t'assois sur ton lit
et, pour la première fois de la journée,

tu t'entends enfin penser.

[Couplet 2]

C'est dans ce calme
que naissent parfois
les grandes idées.

L'écrivain face à sa page blanche,
le peintre devant sa toile,
le musicien avant la première note :

tous ont besoin
de ce territoire muet
où le monde peut recommencer.

Et puis, se taire
devant un ami qui pleure,

c'est parfois
la plus belle preuve d'amour.

Pas de phrases toutes faites,
pas de conseils maladroits,
pas de mots jetés
pour remplir le vide.

Seulement une présence
qui reste là,

et qui dit sans parler :

« Je ne fuis pas ta peine.
Je suis là. »

Alors, le silence devient un pont,

pas une barrière.

[Refrain]

*Double tranchant de ne rien dire,
remède profond ou poison qui s'étire.*

*Le silence est une page
où la phrase s'est arrêtée,*

*un espace à double fond,
une double vérité.*

*Parfois il sauve,
parfois il détruit.*

*Tout dépend
s'il est choisi
ou subi.*

[Couplet 3]

Mais changeons de décor.

Regarde cette table de café.

Deux êtres assis
l'un en face de l'autre,
les yeux rivés sur leurs écrans.

Ce silence-là
n'est pas une paix.

C'est un gouffre
qui apprend à ne plus faire de bruit.

Ce n'est peut-être pas encore la fin,
mais les mots ont commencé à désert.

Quand se taire devient une habitude,
on oublie peu à peu
comment se parler.

Le silence s'installe dans la maison
comme une poussière lourde.

Il recouvre les gestes,
il ternit les regards,
il agrandit les pièces
et allonge les nuits.

Tu te retrouves seul
avec des doutes
qui crient plus fort que la télévision.

Ce silence-là ne repose pas.

Il éloigne.

Il efface.

Il isole.

[Couplet 4]

Et que dire
des paroles retenues
au fond de la gorge ?

Ce collègue humilié
devant lequel on baisse les yeux.

Ce témoin qui sait,
mais détourne le regard
par peur des retombées.

Ce voisin qui entend,
qui comprend,
et qui choisit pourtant
de ne rien voir.

Le silence devient alors
le complice de la cruauté.

Mais il y a aussi
celui qui voudrait parler
et que la peur enferme
derrière ses dents.

Celui qu'on menace,
celui qu'on intimide,
celui à qui l'on a appris
que dire non
coûterait trop cher.

Tous les silences
ne sont pas des lâchetés.

Il y a celui
qui refuse de parler,

et celui
à qui l'on a volé la parole.

[Refrain]

*Double tranchant de ne rien dire,
remède profond ou poison qui s'étire.*

*Le silence est une page
où la phrase s'est arrêtée,
un espace à double fond,
une double vérité.*

*Parfois il sauve,
parfois il détruit.*

*Tout dépend
s'il est choisi
ou subi.*

[Pont]

Il y a le silence du sage
sous l'arbre qui médite,

et le silence de l'enfant puni
seul dans le couloir.

Il y a le silence complice
après un baiser,

et le silence glacial
après une dispute.

Il y a le silence d'une forêt
où chaque feuille écoute,

et le silence d'une maison
où plus personne ne s'attend.

Il y a le silence recueilli
devant un mort,

et le silence organisé
autour d'un crime.

La même absence de bruit.

Mais pas
la même absence d'amour.

[Coda]

Alors, faut-il parler
ou se taire ?

Il faut savoir fermer la bouche
pour ouvrir son esprit,

laisser parfois le silence
prendre soin de la vie.

Mais il faut aussi parler
quand le monde voudrait nous faire taire,

crier quand le silence
devient complice ou frontière.

Le silence est une arme.
Le silence est un soin.

Il panse les cœurs
ou brise les liens.

Tu le subis
ou tu le choisis.

Il ouvre un refuge
ou referme une cage.

Que la peur cesse d'être Dieu

L'art de trembler sans céder



[Couplet 1]

La peur ne vient pas toujours
avec le fracas d'une porte
ou le cri d'un verre brisé.

Parfois, elle était déjà là,
assise au bord de notre enfance,
attendant que nous grandissions.

Elle connaissait la voix du père,
les silences lourds de la mère,
les mots murmurés derrière les murs,
les nouvelles qu'on éteignait
quand les enfants entraient.

Elle traverse les générations
sans photo ni bagage,
cachée dans une manière de se taire,
de vérifier trois fois la serrure,
de se méfier du bonheur.

Elle parle de ce qui fut,
de ce qui pourrait arriver,
et de ce qui n'arrivera jamais.

Elle connaît nos noms
et sait quel souvenir réveiller
pour faire trembler le présent.

[Couplet 2]

Il y a la peur de l'inconnu,
cette page qu'on n'ose tourner.

La peur de perdre le contrôle,
de sentir le monde continuer
sans notre permission.

La peur du temps
qui marche dans notre dos
avec ses chaussures silencieuses.

La peur du regard des autres,
ce miroir déformant
où nous devenons
plus petits que nous-mêmes.

La peur d'être seul,
d'être quitté,
d'aimer assez
pour avoir quelque chose à perdre.

La peur de mourir,
mais parfois davantage encore
celle de ne pas avoir vécu.

Et cette peur
qui surgit au bord du bonheur :
toute lumière
porte déjà son ombre.

[Couplet 3]

Alors le souffle se raccourcit,
un oiseau affolé
bat sous les côtes.

Le cœur frappe trop vite,
les mains deviennent étrangères,
incapables de retenir
la tasse, la table, le monde.

Une marée noire monte dans le sang,
la bouche prend un goût de métal,
les oreilles entendent soudain
le moindre bruit :

un volet qui bouge,
une porte qui grince
sans qu'il y ait de vent.

Le temps se dérègle,
une seconde devient
un couloir sans fin.

Et l'on reste là,
immobile au milieu de soi,
devant un trousseau de clés
dont aucune
n'ouvre la bonne porte.

[Refrain]

*Ne me dis pas :
« N'aie pas peur. »*

*Dis-moi :
« De quoi trembles-tu ? »*

*Toute peur cache une blessure,
un nom perdu,
un lien rompu.*

*Je ne tuerai pas ma peur,
je lui reprendrai mes yeux.*

*Qu'elle garde son rôle d'alerte,
mais qu'elle cesse d'être Dieu.*

[Couplet 4]

Car la peur ne tremble pas toujours.
Parfois, elle crie.

Elle élève des murs,
ferme les frontières,
montre du doigt
celui qui parle autrement.

Elle se déguise en colère,
en mépris,
en jalousie,
en autorité.

Elle dit :
« Je me méfie, donc je suis prudent.
Je renonce, donc je suis raisonnable.
Je rejette, donc je me protège. »

Et des hommes habiles
lui donnent un drapeau,
un ennemi,
une foule à haïr.

Ils réveillent les monstres
et appellent sécurité
la cage refermée sur nous.

La peur devient contagieuse,
jusqu'à ce que chacun redoute
celui qui redoute déjà.

[Pont]

Alors je m'assieds en face d'elle
et lui demande son vrai nom.

Es-tu la peur d'échouer,
ou celle de réussir
et de ne plus pouvoir te cacher ?

Es-tu la peur d'être abandonné,
ou le souvenir d'un hier
qui refuse de partir ?

Je connais tes ruses.

Tu transformes une fissure
en effondrement,
un silence en condamnation,
une attente en catastrophe.

Tu prétends me protéger
en m'interdisant de vivre.

Mais tu n'es pas un monstre.

Tu es un enfant terrifié
qui continue de courir
dans un corps adulte.

Une sentinelle épuisée
qui sonne l'alarme
après la fin de la guerre.

[Strophe 5]

Alors je pose les pieds sur le sol.

Ici.
Maintenant.

Je pose une main sur ma poitrine.
Le cœur bat,
pas contre moi,
pour moi.

J'inspire lentement.
Je laisse l'air entrer
là où la peur
avait fermé les fenêtres.

Je regarde autour de moi :
une table,
une lampe,
un visage aimé,
la lumière sur un rideau.

Je rassemble les preuves modestes
que le monde n'est pas seulement
ce qu'il menace de devenir.

Je me souviens d'un rire,
d'une main tenue,
d'un matin traversé.

Je ne demande pas au courage
de ne plus avoir peur,
seulement de faire un pas
pendant qu'elle recule.

Car le courage
est peut-être la peur
qui n'a plus le dernier mot.

[Refrain final]

Ne me dis plus :
« *N'aie pas peur.* »

Demande-moi :
« *Où veux-tu aller malgré elle ?* »

*Toute peur garde une frontière,
tout courage cherche une passerelle.*

*Je ne renierai pas ma peur.
Elle sait ce que j'aime
et ce que je peux perdre.*

*Qu'elle marche à mes côtés,
mais qu'elle cesse de me conduire.*

*Qu'elle garde son rôle d'alerte,
mais qu'elle cesse d'être Dieu.*

[Outro]

La peur reviendra,
certains soirs,
sans frapper.

Mais je reconnaitrai ses pas.

Je lui offrirai une chaise,
pas mon lit.

Une parole,
pas mon silence.

Une place dans ma vie,
pas toute la maison.

Je ne suis pas courageux
parce que je ne tremble plus.

Je le suis quand mes mains tremblent
et continuent malgré tout
à ouvrir la porte.

La peur est une ombre.
Elle prouve qu'une lumière existe.

Et si elle marche derrière moi,
c'est parce que je marche
du côté du soleil.

Le Degré Zéro du Cœur

Méditation sur l'indifférence



[Couplet 1]

Ce n'est pas la haine avec son feu qui dévore,
Ni le poing qui se lève, ni le cri qui déchire.
C'est le gel qui s'installe, une absence d'aurore,
Un regard qui traverse et ne sait plus rien lire.

L'œil glisse sur la peine comme l'eau sur la vitre,
La souffrance des autres devient un bruit de fond,
Un hiver sans relief, sans visage, sans titre,
Et le monde se noie dans un gris sans horizon.

[Refrain]

*Un monde passe, un monde glisse
Sur la nacre de nos yeux las.
Le ciel s'effondre dans l'abîme,
Et nos mains ne bougent pas.*

[Couplet 2]

Le trottoir, ce matin. Un corps plié de fièvre.
Tu vérifies l'heure et poursuis ton chemin.
Sur l'écran lumineux, une autre guerre se lève :
Des bombes, des naufrages, des enfants sans demain.

Ton pouce les balaie d'un mouvement tranquille.
Une image disparaît, remplacée aussitôt.
Derrière la vitre épaisse et le wagon docile,
Le monde devient loin. Le mal devient photo.

[Refrain]

*Un monde passe, un monde glisse
Sur la nacre de nos yeux las.
Le ciel s'effondre dans l'abîme,
Et nos mains ne bougent pas.*

[Couplet 3]

On ne naît pas ainsi, glacé, sourd, insensible.
Parfois le cœur se ferme à force de sentir.
Trop de cris, trop d'images rendent l'horreur banale,
Et l'on baisse les yeux pour ne plus en souffrir.

Parce qu'on se sait faible, inutile ou impuissant,
On bâtit doucement ses murailles de verre :
Des écouteurs, des écrans, des algorithmes complaisants
Qui nous rendent notre monde et nous cachent la terre.

[Refrain]

*Un monde passe, un monde glisse
Sur la nacre de nos yeux las.
Le ciel s'effondre dans l'abîme,
Et nos mains ne bougent pas.*

[Pont]

Regarde-moi.

M'entends-tu seulement ?

Depuis quand suis-je fait de verre ?

À quel instant précis
as-tu cessé de me voir ?

Suis-je devenu transparent ?
Suis-je déjà
un fantôme pour toi ?

[Couplet 4]

La haine est un combat : elle frappe, mais elle voit.
Elle connaît ton visage et prononce encore ton nom.
L'indifférence efface. Elle passe devant toi
Comme si ton existence était une illusion.

Elle est cette moisissure qui s'étend sans vacarme,
Le silence complice au bord des lâchetés,
Une tombe où l'on couche un homme avant ses larmes,
Le degré zéro du cœur, de notre humanité.

[Refrain]

*Un monde passe, un monde glisse
Sur la nacre de nos yeux las.
Le ciel s'effondre dans l'abîme,
Et nos mains ne bougent pas.*

[Coda]

Et pourtant...

Il suffit quelquefois
d'un regard qui s'arrête,

d'une main qui se tend,

d'un pas vers celui
que tous les autres évitent,

pour qu'une fissure apparaisse
dans la glace.

Une étincelle suffit parfois
à rappeler au monde

que l'autre n'est pas
une image,

un chiffre,

une ombre,

un bruit de fond.

Mais un homme.

Une femme.

Un enfant.

Quelqu'un.

Tic-tac.

L'écran s'éteint.

Tu te regardes.

Que vois-tu ?

ENTRACTE

EXCURSIONS & EXPÉRIMENTATIONS



*Ici, exceptionnellement, les mots ne sont pas de moi.
Je les ai empruntés pour voir ce que SUNO pouvait leur faire entendre.*

Ave Maria

(a Celtic prayer)

Ave Maria,
Ave Maria.

Gratia plena,
Maria, gratia plena,
Ave, Ave Dominus.
Dominus tecum.
Benedicta tu in mulieribus ;
Et benedictus fructus ventris,
Ventris tui, Jesus !

Ave Maria,
Ave Maria.

Sancta Maria,
Mater Dei,
Ora pro nobis,
Ora pro nobis, peccatoribus,
Nunc, et in hora mortis,
In hora mortis nostræ.
In hora mortis nostræ.

Ave Maria,
Ave Maria.

Amen.

(basé sur la prière catholique classique)

Sub tuum praesidium

La plus ancienne prière mariale connue (III^e siècle)

[1]

Sub tuum praesidium confugimus,
Sancta Dei Genitrix.
Nostras deprecationes ne despicias
in necessitatibus,
sed a periculis cunctis
libera nos semper,
Virgo gloriosa et benedicta.

[Refrain]

Sancta Dei Genitrix
Virgo gloriosa et benedicta.

[2]

Sub tuum praesidium confugimus,
Sancta Dei Genitrix.
Nostras deprecationes ne despicias
in necessitatibus,
sed a periculis cunctis
libera nos semper,
Virgo gloriosa et benedicta

[Refrain]

Sancta Dei Genitrix
Virgo gloriosa et benedicta

Traduction :

Sous ta protection nous nous réfugions, sainte Mère de Dieu.
Ne méprise pas nos prières dans le besoin,
mais délivre-nous de tout danger,
Vierge glorieuse et bénie.

A Highland Blessing

Prière écossaise

[1]

May the blessing of light be on you,
light without and light within.
May the blessed sunlight shine on you
and warm your heart,
till it glows like a great peat fire.

[Refrain]

*May the blessing of light be on you,
May the blessed sunlight shine on you.*

[2]

May the blessing of light be on you,
light without and light within.
May the blessed sunlight shine on you
and warm your heart,
till it glows like a great peat fire.

[Refrain]

*May the blessing of light be on you,
May the blessed sunlight shine on you.
May the blessing of light be on you,
May the blessed sunlight shine on you.*

(Carmina Gadelica, XIXe s., origine bien plus ancienne
(Traduit du gaélique écossais par Alexander Carmichael, libre de droits.)

The Protection of St. Columba

(prière traditionnelle de l'île d'Iona)

[1]

Be thou a bright flame before me,
Be thou a guiding star above me.

[Refrain]

Shield me, O Lord, with thy care,
Shield me this night and forever.
Shield my house and my family
Today, tonight, and forever

[2]

Be thou a smooth path below me,
And a kindly shepherd behind me,

[Refrain]

Shield me, O Lord, with thy care,
Shield me this night and forever.
Shield my house and my family
Today, tonight, and forever.

Carmina Gadelica, XIXe s., origine bien plus ancienne
(Traduit du gaélique écossais par Alexander Carmichael, libre de droits.)

St. Patrick's Breastplate (anglais)

(ancien texte irlandais/écossais, très connu en prière mais pas “verrouillé” musicalement)

Christ be with me, Christ within me,
Christ behind me, Christ before me,
Christ beside me, Christ to win me,
Christ to comfort and restore me.

[Refrain]

Christ be with me, Christ within me.
Christ be with me, Christ within me.

Christ beneath me, Christ above me,
Christ in quiet, Christ in danger,
Christ in hearts of all that love me,
Christ in mouth of friend and stranger.

[Refrain]

Christ be with me, Christ within me.
Christ be with me, Christ within me.

Salve Regina

XIe siècle

Salve, Regina, mater misericordiae,
vita, dulcedo, et spes nostra, salve.

Ad te clamamus, exsules filii Hevae,
ad te suspiramus, gementes et flentes
in hac lacrimarum valle.

[Refrain]

O clemens, O pia, O dulcis Virgo Maria
O clemens, O pia, O dulcis Virgo Maria

Eia ergo, advocata nostra,
illos tuos misericordes oculos
ad nos converte;
et Jesum, benedictum fructum ventris tui,
nobis post hoc exsilium ostende.

[Refrain]

O clemens, O pia, O dulcis Virgo Maria
O clemens, O pia, O dulcis Virgo Maria

(libre de droits)

III. BRAISES DU MONDE

Quand le poème regarde dehors



(nach „Atemlos durch die Nacht“ von Helene Fischer)

[Refrain]

*Heimatlos durch die Welt,
Voller Angst, ohne Geld.
Heimatlos, einfach fort!
Unerwünscht an jedem Ort!*

[1]

Grenzen schließen, Türen zu,
nirgendwo mehr find' ich Ruh.
Träume sterben in den Winden,
Hoffnung kann kein Ufer finden.

[2]

Wellen tragen uns davon,
Nacht für Nacht, vom Tod bedrohn.
Kinder weinen in der Still',
fragen, ob das Leben will.

[Refrain]

*Heimatlos durch die Welt,
Voller Angst, ohne Geld.
Heimatlos, einfach fort!
Unerwünscht an jedem Ort!*

[3]

Heimat fern, kein Licht in Sicht,
Fremde Blicke, hart und schlicht.
Niemand reicht uns seine Hände,
fragt nicht, wann das Elend ende.

[4]

Straßen laut, doch Herz so leer,
nirgendwo Willkommen mehr.
Wunden, die nicht heilen wollen,
Träume, die im Dunkeln grollen.

[Refrain]

*Heimatlos durch die Welt,
Voller Angst, ohne Geld.
Heimatlos, einfach fort!
Unerwünscht an jedem Ort!*

[5]

Schritte schwer, der Weg so weit,
überall nur Einsamkeit.
Doch wir tragen unsre Lieder,
und die Sehnsucht kehrt stets wieder.

[Letzter Refrain]

*Heimatlos durch die Nacht!
Schlepper haben uns gebracht.
Heimatlos, einfach weg!
Nur die Haut als Gepäck.*

Sourire à Calais



[Refrain]

*Pas d'asile, pas de Calais !
Pas de cœur, pas de pitié !
Mais pas avec nous, pas cette fois,
gare à la droite et à sa voix !*

[Couplet 1]

Ils dressent des murs, des barbelés,
ils sèment la peur, vendent la haine.
Populistes aux promesses fausses,
ils nourrissent la colère et la peine.
Ils trompent les pauvres, les perdus,
les électeurs sans autre refuge,
et transforment la misère nue
en slogans sombres qu'ils colportent.

[Refrain]

*Pas d'asile, pas de Calais !
Pas de cœur, pas de pitié !
Mais pas avec nous, pas cette fois,
gare à la droite et à sa voix !*

[Couplet 2]

Et pourtant, sous les bâches tremblantes,
des yeux cherchent la main d'un humain.
Un sourire franchit les frontières,
sans papiers, sans mur, sans chemin.
Il traverse langues et silences,
et sème la paix dans la nuit,
il rend à l'enfant en errance
un instant d'innocente vie.

[Refrain]

*Pas d'asile, pas de Calais !
Pas de cœur, pas de pitié !
Mais pas avec nous, pas cette fois,
gare à la droite et à sa voix !*

[Couplet 3]

La loi disperse, la peur s'installe,
les discours attisent le mépris.
Mais un bol chaud, une couverture,
deviennent un acte interdit.
Un sourire devient un abri
quand la pluie tombe sur les routes,
c'est un feu discret dans la nuit,
qui réchauffe sans bruit ni doute.

[Refrain]

*Pas d'asile, pas de Calais !
Pas de cœur, pas de pitié !
Mais pas avec nous, pas cette fois,
gare à la droite et à sa voix !*

[Couplet 4]

« Catch a Smile », pont de sourires,
qui soutiens dans la misère,
tu bâtis des routes nouvelles,
plus fortes que murs et frontières.
Car chaque sourire attrapé,
chaque sourire tendu, transmis,
efface les cris de la haine,
et devient promesse de vie.

[Refrain final]

*Pas d'asile, pas de Calais !
Pas de cœur, pas de pitié !
Pas avec nous, pas cette fois,
gare à la droite et à sa voix !
Donnons des sourires, des avenir,
chassons la marée brune et ses cris !
Démasquons les masques de la peur,
et restons des humains de cœur !*



Attraper des sourires



[Couplet 1]

Un sourire traverse les frontières,
sans passeport, sans papier.
Il franchit les murs et les langues
et sème la paix là où il passe.

Un sourire allège la fatigue,
il brise la solitude.
Il rend à l'enfant exilé
un instant d'innocence retrouvée.

[Refrain]

*Attraper des sourires,
donner un peu d'espoir,
un geste simple et tendre,
qui peut tout reconstruire.*

[Couplet 2]

Un sourire est un abri
quand la pluie tombe sur la route,
c'est un feu discret et fragile
qui réchauffe sans brûler.

Un sourire, c'est une arme douce
contre l'indifférence et la peur.
Il défait les nœuds invisibles
que le désespoir noue en silence.

[Refrain]

*Attraper des sourires,
donner un peu d'espoir,
un geste simple et tendre,
qui peut tout reconstruire.*

[Couplet 3]

« Catch a Smile » tend ces sourires,
dans les camps, aux carrefours des routes,
offrant chaleur, vêtements, eau,
mais surtout ce geste gratuit
qui ne coûte rien et vaut le monde.

Attraper des sourires, c'est cela :
apercevoir la joie qui renaît,
redonner courage à qui ploie,
alléger la nuit d'un éclat de lumière.

De mains en mains, de cœurs en cœurs,
chaque sourire transmis, offert,
tisse un fil invincible,
une chaîne d'humanité
que rien n'efface.

[Refrain final]

*Attraper des sourires,
donner un peu d'espoir,
un geste simple et tendre,
qui peut tout reconstruire.*

Et si c'était toi, le réfugié ?



[Couplet 1]

Ce n'est pas un rêve qui m'a poussé dehors.
C'est le jour où ma maison a eu peur de moi,
où mon nom tapissait les murs comme un avis de recherche.
C'est la guerre qui est entrée par la fenêtre
et la sécheresse qui a tué ce qu'il restait.
Les sirènes ne voulaient plus dire *secours*
mais *fuis*.
Je n'avais pas choisi d'être un danger.
J'ai choisi de ne pas mourir.

[Refrain]

*Et si c'était toi, le réfugié,
le soir où la route a pris ton nom,
ne voudrais-tu pas que je te regarde ?*

*Et si c'était toi, le réfugié,
fuyant tes morts, portant tes vivants,
ne voudrais-tu pas que je te tende la main ?*

[Couplet 2]

J'ai fermé la porte sans me retourner.
Derrière moi, ma mère restait assise
sur une chaise que je n'oublierai jamais.
Mon père disait : « Pars, c'est toi qui vivras. »
Je porte sa mort comme une honte inversée.
Au fond de ma poche, je serre une clé
qui n'ouvre plus aucune porte,
mais qui me rappelle que j'ai eu,
moi aussi, un chez-moi.
Je ne sais même plus si j'ai emporté
mon enfance ou si elle est restée là-bas,
sous les bombes, avec les oliviers.

[Refrain]

*Et si c'était toi, le réfugié,
fuyant tes morts, portant tes vivants,
ne voudrais-tu pas que je te tende la main ?*

*Et si c'était toi, le réfugié,
l'étranger que tu croises sans voir,
ne voudrais-tu pas que je ralentisse mon pas ?*

[Couplet 3]

Je veux seulement savoir, un matin,
que je peux ouvrir la fenêtre
sans compter les secondes avant l'explosion.
Je veux un toit qui ne soit pas un couloir de camp,
du pain qui ne sente pas l'aumône,
un travail où mes mains ne soient pas invisibles.
Dans ma langue, j'avais des poèmes plein les poches.
Ici, mes mots trébuchent et ma grammaire a peur,
mais mon esprit, lui, n'est pas vide.
Je veux que mes enfants prennent le même bus que les autres
sans qu'on leur demande d'où ils viennent.

[Refrain]

*Et si c'était toi, le réfugié,
l'étranger que tu croises sans voir,
ne voudrais-tu pas que je ralentisse mon pas ?*

*Et si c'était toi, le réfugié,
celui qui porte une valise ou une histoire,
ne voudrais-tu pas que je te fasse une place ?*

[Couplet 4]

Je ne demande pas qu'on m'héberge ou qu'on m'aime.
Laisse-moi juste le droit d'être un homme parmi les hommes,
le droit d'être fatigué sans que ce soit un crime.
Qu'on ne fasse pas de mon silence une menace,
de mon accent un aveu.
Je ne veux plus entendre « *Ils prennent nos places* »
alors que je cherche juste une place.
Je ne veux plus qu'on m'appelle « faux réfugié »
comme si ma peur avait besoin d'un visa.
Tu lis mon histoire dans les journaux
avant de la lire dans mes yeux.
Et si tu fermais le journal pour m'écouter ?

[Refrain]

*Et si c'était toi, le réfugié,
celui qui porte une valise ou une histoire,
ne voudrais-tu pas que je te fasse une place ?*

*Et si c'était toi, le réfugié,
si je croisais tes yeux dans le métro,
voudrais-tu que je détourne les miens ?*

[Pont]

Parfois, je rêve que j'ai deux pays
et qu'aucun des deux ne me manque.
Je me réveille en pleurant
sur un oreiller qui ne connaît pas mon nom.
J'ai traversé des mers, des barbelés, des nuits
où l'avenir était un mot qu'on m'avait volé.
La fatigue est entrée dans mes os
comme une eau qui ne sort plus.
Mais je suis là.
Je ne sais pas si c'est une victoire,
mais je suis là.

[Coda]

Ce matin, j'ai fait chauffer l'eau.
La vapeur monte sans demander de papiers.
Le café fume dans la tasse, noir et sans frontières.
On dit qu'il vient de loin, lui aussi.
Je le bois doucement,
en regardant la rue devenir mienne,
gorgée après gorgée.
Je suis là.
Simplement là.

Ceuta — La graine de la méfiance



[Couplet 1]

Il suffit parfois d'une image,
d'un mot répété jusqu'à la peur :
« invasion », « menace », « sauvage » —
et quelque chose pousse dans les cœurs.

On ne voit plus celui qui passe,
on voit la foule qui nous ferait peur.
On ne demande plus son histoire,
on lui invente déjà la nôtre.

La méfiance est une petite graine :
un peu de peur, quelques rumeurs,
et bientôt l'autre a moins de visage
qu'un chiffre crié à toute heure.

[Refrain]

*Regarde un visage avant la foule,
un enfant avant le chiffre.
Écoute une histoire avant la rumeur,
une voix avant le titre.*

*La peur peut veiller sur nos portes,
mais qu'elle ne ferme pas nos yeux.
Garder une frontière n'interdit pas
de rester humain devant ceux
qui viennent frapper chez nous.*

[Couplet 2]

On ne quitte pas légèrement
sa rue, ses morts, sa langue, sa mère.

On ne confie pas ses enfants
à la nuit, aux barbelés, à la mer

pour le plaisir d'aller ailleurs.

On part parce qu'ici
demain ressemble trop à hier,
parce qu'il n'y a plus de travail,
plus de paix, parfois plus d'air.

Et certains n'arrivent jamais.

La mer sait leurs prénoms
que nous ne connaissons pas.

[Refrain]

*Regarde un visage avant la foule,
un enfant avant le chiffre.
Écoute une histoire avant la rumeur,
une voix avant le titre.*

*La peur peut veiller sur nos portes,
mais qu'elle ne ferme pas nos yeux.
Garder une frontière n'interdit pas
de rester humain devant ceux
qui viennent frapper chez nous.*

[Couplet 3]

Et puis revient le grand soupçon :
« Et si parmi eux se cachait... ? »

Oui.

Un pays doit savoir qui entre.
Protéger les siens n'est pas haïr.
Contrôler n'est pas condamner.

Mais entre chercher le dangereux
et déclarer dangereuse une foule,
il y a toute la distance
entre la prudence et la peur.

Un terroriste peut franchir une frontière.
Cela ne fait pas
de chaque homme qui la franchit
un terroriste.

[Pont]

Et parmi ceux que l'on regarde
comme un poids de plus à porter,

il y a des mains,
des idées,
des métiers à apprendre,
des métiers à transmettre,
des médecins peut-être,
des maçons, des chercheurs,
des professeurs de demain.

Mais même celui
qui ne nous rapportera rien
ne devrait pas avoir
à prouver son utilité
pour avoir droit à notre humanité.

[Couplet 4]

Alors comment déraciner
ce qui pousse si bien dans la peur ?

Peut-être commencer très simplement :

donner des noms aux nombres,
des visages aux statistiques,
laisser parler ceux dont on parle,
apprendre avant de partager,
vérifier avant de haïr.

Et se souvenir surtout
que rencontrer un homme
détruit parfois en une minute
le préjugé entretenu pendant dix ans.

[Refrain final]

*Regarde un visage avant la foule,
un enfant avant le chiffre.
Écoute une histoire avant la rumeur,
une voix avant le titre.*

*La peur peut veiller sur nos portes,
mais qu'elle ne ferme pas nos yeux.*

*Car à force de protéger nos frontières
contre tout ce qui vient d'ailleurs,
prenons garde de ne pas laisser dehors
ce que nous avons d'humain
à l'intérieur.*

[Coda]

Non.

Toutes les portes
ne peuvent pas rester ouvertes.

Tous les risques
ne disparaissent pas dans un poème.

Il faut des règles.
Des contrôles.
Des choix.
Et parfois dire non.

Mais qu'au moins
la peur ne choisisse pas à notre place.

Une frontière
peut protéger un pays.

Elle ne devrait jamais
nous dispenser
de regarder qui se tient
de l'autre côté.

Marcher sur des Terres Volées



[Couplet 1]

Ici, le fleuve avait un nom avant les cartes,
Un chant coulait entre les roses et les herbes.
On lisait les saisons dans le vol des hannetons,
Et la terre répondait aux pas des ancêtres.

Puis sont venus les vaisseaux, la soif et le métal,
Un drapeau planté comme un couteau dans l'écorce.
Ils n'ont pas vu les âmes, ni le pacte ancien,
Ils n'ont vu que de l'or, de la terre à marquer.

[Refrain]

*N'oubliez pas, n'effacez pas les visages !
Sous nos pieds, battent des cœurs, dorment des paysages.
Leur héritage est notre dette, leur chant notre rempart,
On ne bâtit pas l'avenir en jetant au hasard.*

[Couplet 2]

Ils ont bâti leurs lois sur le sang des mythes,
Interdit les langues, brûlé les racines.
Les enfants, arrachés au creux des bras tremblants,
Apprenaient à renier la couleur de leur sang.

Aujourd'hui, dans le béton, un fantôme se lève,
Un tambour bat sous le pavé, sourd et tenace.
Leurs dieux sont dans des vitrines, notes en bas de page,
Et nous marchons encore sur des terres volées.

[Refrain]

*N'oubliez pas, n'effacez pas les visages !
Sous nos pieds, battent des cœurs, dorment des paysages.
Leur héritage est notre dette, leur chant notre rempart,
On ne bâtit pas l'avenir en jetant au hasard.*

[Couplet 3]

Ignorer la source, c'est tarir la rivière,
C'est croire que l'épi pousse sans la graine.
Notre maison est faite de leurs pierres brisées,
Notre paix, un silence lourd de leurs cris.

Apprenons à nommer les fleurs qu'ils connaissaient,
À écouter le vent qui porte leurs histoires.
Redonnons un visage à ces ombres effacées,
Car notre sol est fait de leur mémoire.

[Refrain]

*N'oubliez pas, n'effacez pas les visages !
Sous nos pieds, battent des cœurs, dorment des paysages.
Leur héritage est notre dette, leur chant notre rempart,
On ne bâtit pas l'avenir en jetant au hasard.*

[Couplet 4]

Le sol gémit sous nos routes et nos mines,
L'eau se souvient des chants qu'on lui a pris.
Les arbres tombent, témoins silencieux,
De ce que coûte un monde bâti sans racines.

Pourtant, les voix reviennent dans la poussière,
Par des mains qui tissent, par des danses qui s'élèvent.
Leurs mots renaissent dans nos langues métissées,
Et leurs tambours reprennent le cœur de la Terre.

[Pont]

Et toi, qui marches ici, le sais-tu ?
Sur quel sol dances-tu ? De quel pain es-tu rassasié ?
Cherche dans le bruit de la ville le murmure du feu,
Et tu trouveras la faille, la blessure originelle.

[Refrain final]

*N'oubliez pas, n'effacez pas les visages !
Sous nos pieds, battent des cœurs, dorment des paysages.
Leur héritage est notre dette, leur chant notre rempart,
Car marcher sur des terres volées,
C'est promettre de les réparer.*

Cinquante nuances de crier l'amour

Pour un monde arc-en-ciel



Ian Padgham, un artiste états-unien qui a imaginé dans une vidéo
l'Arc de triomphe redécoré aux couleurs LGBTQIA+

[Couplet 1]

On lance des mots durs, des regards qui transpercent,
Des silences de plomb sur un amour qui berce.
La maison, autrefois refuge, devient prison,
Quand un cœur qui s'affirme est traité de poison.

[Refrain]

*Unissons nos couleurs, brisons le modèle unique.
Pour un monde arc-en-ciel, humain et magnifique.
Pour un monde arc-en-ciel, libre et fraternel,
Apprenons la couleur de l'amour universel.*

[Couplet 2]

On vous met dans des cases, étroites et sans relief,
On juge votre façon d'être, sans entendre le grief.
Les clichés qui enserrant, l'ignorance qui poigne,
Veulent qu'une seule teinte à l'horizon se joigne.

[Refrain]

*Unissons nos couleurs, brisons le modèle unique.
Pour un monde arc-en-ciel, humain et magnifique.
Pour un monde arc-en-ciel, libre et fraternel,
Apprenons la couleur de l'amour universel.*

[Couplet 3]

Et l'on doit se battre encore pour des droits élémentaires,
Pour que les mêmes lois cessent d'être arbitraires.
Brisons ces vieilles chaînes, ces décrets inhumains,
Pour qu'enfin chacun tende au jour ses libres mains.

[Refrain]

*Unissons nos couleurs, brisons le modèle unique.
Pour un monde arc-en-ciel, humain et magnifique.
Pour un monde arc-en-ciel, libre et fraternel,
Apprenons la couleur de l'amour universel.*

[Couplet 4]

On brandit des écritures pour juger vos visages,
On détourne le sacré pour nourrir le carnage.
Mais l'amour, le vrai, n'a jamais condamné :
Il éclaire, il relève, il appelle à aimer.

[Refrain final]

*Unissons nos couleurs, brisons le modèle unique.
Pour un monde arc-en-ciel, humain et magnifique.
Pour un monde arc-en-ciel, libre et fraternel,
Apprenons la couleur de l'amour universel.*

[Coda]

Laissons chaque être être — sans haine et sans peur.
La tolérance est sœur de la plus douce fleur.
Acceptons les différences, trésors les plus fidèles,
Pour bâtir un monde aux refrains éternels.

De l'empathie, mon ami !



[Couplet 1]

Ce n'est pas un écho, ni une simple plainte,
C'est quitter son rivage sans peur et sans crainte.
Traduire l'inconnu, ce silence profond,
Avec son propre cœur pour boussole du monde.
C'est ce pont de racines entre deux îles nues,
Où la sève de l'un fait fleurir l'inconnu.

[Refrain]

*Et d'empathie, mon ami, nous avons tant besoin,
C'est le souffle vital qui nous garde humains.
Dans ce monde meurtri qui s'égare et qui crie,
Offrons cette lumière, cette humble énergie.
Car pour guérir un peu nos hivers infinis,
Il faut de l'empathie, mon ami.*

[Couplet 2]

Quand la douleur s'installe et que l'hiver arrive,
L'empathie est le feu qui maintient l'âme vive.
Elle ne guérit pas tout, mais elle ouvre un espace,
Une trêve au conflit, un regard qui embrasse.
Derrière les cloisons, les rancœurs et les peurs,
Elle cherche l'universel au centre des cœurs.

[Couplet 3]

C'est un silence habité, un thé que l'on prépare,
Une main sur l'épaule quand le destin s'égare.
C'est poser la question : « Quel est ton horizon ? »
Sans juger le voyage ni fermer la prison.
C'est écouter la voix qui tremble sous les mots,
Un miroir transparent où se dévoile un écho.

[Refrain]

*Et d'empathie, mon ami, nous avons tant besoin,
C'est le souffle vital qui nous garde humains.
Dans ce monde meurtri qui s'égare et qui crie,
Offrons cette lumière, cette humble énergie.
Car pour guérir un peu nos hivers infinis,
Il faut de l'empathie, mon ami.*

[Couplet 4]

C'est déposer ses armes, ses dogmes et ses lois,
Pour laisser un instant respirer l'autre voix.
Ne pas chercher de faille, ne pas vouloir juger,
Mais accueillir l'aveu sans vouloir le changer.
C'est offrir ce refuge, ce jardin de confiance,
Où la honte se tait, où renaît l'espérance.

[Couplet 5]

Sous les vernis sociaux et les masques de fer,
Nous portons tous en nous les mêmes hivers.
L'empathie est ce fil, cette trame invisible,
Qui rend l'autre lointain soudainement lisible.
Elle brise les murs que nos peurs ont dressés,
Pour que les cœurs perdus puissent enfin s'embrasser.

[Refrain]

*Et d'empathie, mon ami, nous avons tant besoin,
C'est le souffle vital qui nous garde humains.
Dans ce monde meurtri qui s'égare et qui crie,
Offrons cette lumière, cette humble énergie.
Car pour guérir un peu nos hivers infinis,
Il faut de l'empathie, mon ami.*

[Coda]

Alors, quand un regard viendra croiser le tien,
Avant de t'en aller ou poursuivre ton chemin,
Souviens-toi : sous les masques et les apparences
Bat un cœur qui espère un peu de délivrance.
L'empathie n'est ni rêve, ni manque de fierté,
C'est la trame profonde de notre humanité.
C'est l'unique passage, le seul pont sur l'abîme
Qui fait du « nous » enfin notre « je » légitime.

texte inspiré par le refrain
"And sympathy
Is what we need my friend"
de la chanson "Sympathy" du groupe RARE BIRD

Si on veut la paix...



[Couplet 1]

Ne laissons pas le sol s'aigrir de vieilles rancœurs :
c'est dans la boue du manque que germent les fusils.

Refusons les privilèges achetés en plein jour,
et l'or qui bâillonne les juges, corrompt la justice.
Sinon le peuple blessé se cherche un sauveur,
n'importe quel monstre à la voix bien taillée.

[Refrain]

*Si on veut la paix, n'armons pas le bras des tyrans,
ne semons pas l'orgueil dans le cœur des puissants.*

*La paix n'est pas le simple silence des armes :
c'est le droit qui se lève et l'ombre qui désarme.*

*Si on veut la paix, ne faisons pas la guerre.
On ne bâtit jamais des ponts avec des bombes.
Si on veut la paix, cultivons-la sans fin,
dans les cœurs, dans les rues, dans nos gestes quotidiens.*

[Couplet 2]

Méfions-nous de celui qui charme sans rien sentir.
Son cœur est une pièce vide, sa voix un manteau trop grand.
Il ment comme il respire, distribue ses coupables,
et nourrit sa grandeur de nos peurs rassemblées.
N'ouvrons pas nos cités aux marchands de vertige,
avant que leur délire ne devienne la loi.

[Refrain]

*Si on veut la paix, n'armons pas le bras des tyrans,
ne semons pas l'orgueil dans le cœur des puissants.*

*La paix n'est pas le simple silence des armes :
c'est le droit qui se lève et l'ombre qui désarme.*

*Si on veut la paix, ne faisons pas la guerre.
On ne bâtit jamais des ponts avec des bombes.
Si on veut la paix, cultivons-la sans fin,
dans les cœurs, dans les rues, dans nos gestes quotidiens.*

[Couplet 3]

Élevons des seuils entre les pouvoirs, qu'aucun ne déborde.
La transparence est un soleil qui brûle les complots.
Limitons les mandats. Brisons la carrière du chef.
Et parfois qu'un simple citoyen, tiré du commun,
rappelle au pouvoir qu'il n'est qu'un service à rendre,
non un trône sur les épaules des autres.

[Couplet 4]

Ne cherchons jamais à humilier l'adversaire vaincu.
L'humiliation est une mèche lente qui attend son heure.
Faisons en sorte qu'il ait intérêt à notre survie,
et non à notre chute.
Le dialogue n'est pas faiblesse ni capitulation :
c'est l'armure patiente des sages.

[Refrain]

*Si on veut la paix, n'armons pas le bras des tyrans,
ne semons pas l'orgueil dans le cœur des puissants.
La paix n'est pas le simple silence des armes :
c'est le droit qui se lève et l'ombre qui désarme.*

*Si on veut la paix, ne faisons pas la guerre.
On ne bâtit jamais des ponts avec des bombes.
Si on veut la paix, cultivons-la sans fin,
dans les cœurs, dans les rues, dans nos gestes quotidiens.*

[Pont]

La paix est un chantier de chaque seconde.
Elle s'effondre dès qu'on croit l'avoir gagnée.
Elle exige des citoyens qui veillent,
qui pensent, qui doutent,
qui résistent aux colères qu'on leur mêche.

[Coda]

Renforçons les piliers fragiles de la démocratie.
Réduisons les écarts, pour que nul ne reste au bord du chemin.
Si on veut la paix, ne préparons pas la guerre :
vaccinons le monde contre l'appétit des monstres.
La paix ne pousse pas dans les ruines,
mais dans la justice qui marche d'un pas tranquille,
et parfois dans les mains d'une vieille dame
qui plante des graines sous les bombardements.

Faire face à la marée brune

Marche contre la montée du fascisme



Ernesto (Michaelles) Thyahat
I grande nocchiere (Le grand timonier), 1939

[Couplet 1]

Les voix s'élèvent, sucrées au début,
Flattant la peur, le doute, la fatigue.
Elles drapent le monde d'un ciel perdu,
Promettant l'ordre après la panique.
Elles pointent l'Autre, coupable idéal,
Pour tout ce qui chancelle, la nuit, le vent.
Elles dressent des murs, frontières fatales,
Sur les ruines d'un rêve expirant lentement.

[Couplet 2]

Elles boivent la rage, les désillusions,
Les vies brisées qu'on n'écoute plus.
Elles vendent l'illusion d'une rédemption,
Où le poing remplace la vertu.
Elles claquent les livres, bâillonnent les débats,
Car la vérité leur fait trop d'ombre ici.
L'ignorance est leur arme, leur credo, leur loi,
Et la haine, leur unique prophétie.

[Refrain]

*Alors, non ! Nos voix ne faibliront pas.
Face à la marée qui monte, à leur cri sauvage.
Nos cœurs unis ne plieront pas sous ce poids,
Pour la liberté, l'espoir, notre héritage.
Nos mains se joignent, nos regards se croisent,
Contre l'ombre qui gronde, on résiste, on se dresse.
Car la lumière l'emporte — le peuple le sait —
Et l'humanité sera notre richesse.*

[Couplet 3]

Elles vendent la peur, le passé sanctifié,
Un âge d'or peint de faux éclats.
Mais ce passé-là, ils l'ont falsifié,
C'est un miroir terni, un éclat de verre froid.
Elles brandissent des croix, des drapeaux anciens,
Pour bénir leurs festins, leurs guerres vaines.
Elles déchirent nos liens, nos chemins humains,
La dignité, l'empathie, la peine.

[Couplet 4]

Il est des cœurs perdus, des vies en jachère,
Que le progrès a laissés derrière lui.
Sur ces failles s'installe une colère amère,
Où la peur se fait loi, où l'espoir fuit.
Et l'extrême droite joue la guérisseuse,
Vendant du fiel sous des mots de miel.
Elle comble un vide, console les pleureuses,
Mais son remède est un éternel duel.

[Refrain]

*Alors, non ! Nos voix ne faibliront pas.
Face à la marée qui monte, à leur cri sauvage.
Nos cœurs unis ne plieront pas sous ce poids,
Pour la liberté, l'espoir, notre héritage.
Nos mains se joignent, nos regards se croisent,
Contre l'ombre qui gronde, on résiste, on se dresse.
Car la lumière l'emporte — le peuple le sait —
Et l'humanité sera notre richesse.*

[Couplet 5]

Mais dans les villes, les champs, les visages se lèvent,
Les mains se serrent, les voix se mêlent.
Le murmure enfle, la foule s'élève,
Un chœur s'allume, ardent, fraternel.
Ils nous vendent la haine, nous bâtirons des ponts.
Ils sèment l'oubli, nous serons mémoire.
Car l'histoire est un fleuve, et nous serons son nom,
Portant la lumière à travers le noir.

[Couplet 6]

La graine de paix germe dans le silence,
La résistance pousse entre les mots.
Elle naît dans les rues, dans la bienveillance,
Une force tranquille, un nouveau tempo.
Nos enfants sauront, nos aïeux veillent encore,
Leurs luttes résonnent dans nos accords.
Les ombres s'effacent, la peur se retire,
Sous le souffle du peuple qui respire.

[Pont]

Ne laissons pas les mots mourir, ni la honte se taire.
Le silence est complice, et la peur mensongère.
Levons nos voix pour ceux qu'on efface,
Pour que demain ne se repeigne pas en crasse.

[Refrain final]

*Alors debout ! Nos voix s'unissent encore,
Face à la marée, face à la nuit.
L'amour debout, plus fort que la mort,
C'est lui notre patrie.
Nos mains levées, nos cœurs ouverts,
Sur la même rive, sous la même lumière.
Et l'humanité, debout, sans bannière,
Sera notre unique guerre.*

Quand la liberté viendra...

L'Iran, entre l'Ombre et le Mirage



[Couplet 1]

Sous le ciel de Perse où l'azur se fissure,
Des femmes marchent, droites dans l'ombre obscure.
Une mèche coupée roule dans la poussière,
Comme un drapeau minuscule défiant la prière.
Depuis des décennies, la peur tient registre,
Inscrit des noms la nuit sur ses pages sinistres.
Une mère chuchote un prénom derrière un mur,
Le vent l'emporte — mais le murmure dure.

Des pères baissent les yeux devant leurs fils inquiets,
Leur apprennent le silence comme on transmet un secret.
Des hommes aux mains nues serrent des rêves interdits,
Leurs poings se ferment sans bruit dans la nuit.

Ce peuple ancien, aux poèmes millénaires,
Porte dans ses paumes des braises sous la pierre.
La liberté n'est pas un bien qu'on achète :
C'est un feu qu'on protège dans sa poitrine secrète.

[Refrain]

*Et voici les sauveurs aux sourires de carton,
Promettant la lumière au bout d'un long canon.
Ils parlent de droits, de justice, de lumière,
Mais cachent leurs dossiers sous leurs discours de guerre.
Pour oublier les juges, les scandales, la peur,
Ils déplacent des peuples comme on déplace des pions.
Leurs mains sont tendues — mais ne cherchent que le pouvoir,
Offrant la démocratie sous un ciel d'abattoir.*

[Couplet 2]

Faut-il troquer un turban contre une couronne,
Suivre le fils d'un monarque dont l'histoire frissonne,
Changer de maître sans changer de destin ?

Le passé n'était pas un jardin de bonté :
L'ordre sans voix n'est qu'une autre cécité.
Toujours devoir choisir l'ombre la moins lourde à porter,
Toujours espérer sans pouvoir décider.

Pendant que les Mollahs verrouillent la pensée,
Le peuple rêve d'une vie sans surveiller ses mots.
Mais comment croire au jour quand le premier signal
Est le fracas de fer et le cri viscéral ?

[Couplet 3]

Une craie brisée. Un cartable ouvert dans la poussière grise.
L'alphabet figé sous les gravats qui écrasent la brise.

Peut-on bâtir un temple sur des corps d'enfants ?
Peut-on dire « progrès » sur un sol ruisselant ?
Une école bombardée n'est pas un berceau,
C'est le meurtre d'un rêve, le plus noir des flambeaux.

Téhéran sous les bombes, c'est le monde qui sombre,
L'Orient tout entier basculant dans la pénombre.
La déstabilisation n'est pas une délivrance,
C'est le chaos qui danse sur une espérance.

Quand les puissants déplacent leurs cartes sur la table,
Ce sont toujours les mêmes qui creusent le sable.

[Refrain]

*Et voici les sauveurs aux sourires de carton,
Promettant la lumière au bout d'un long canon.
Ils parlent de droits, de justice, de lumière,
Mais cachent leurs dossiers sous leurs discours de guerre.
Pour oublier les juges, les scandales, la peur,
Ils déplacent des peuples comme on déplace des pions.
Leurs mains sont tendues — mais ne cherchent que le pouvoir,
Offrant la démocratie sous un ciel d'abattoir.*

[Coda]

Le peuple ne demande ni tuteurs ni sauveurs
Qui fardent leurs procès en jouant les libérateurs.
Il veut que ses filles puissent courir cheveux au vent,
Sans craindre la nuit ni le feu du levant.

La liberté viendra — non d'un avion qui tonne,
Ni d'un trône ancien qu'un exil couronne.
La liberté viendra de ses propres mains,
Loin des calculs et de sombres desseins.

La liberté viendra de têtes qui se redressent,
De voix qui refusent qu'on les confesse.
Quand la foi quittera le trône des lois,
Et que nul ne parlera au nom d'un autre que soi.

Comme une graine fendue sous les pierres du matin,
Elle poussera du cœur même des Iraniens.

Suicide global

Nous savons. Et nous continuons.



[Intro]

Elle était là
bien avant nous.

Bleue. Verte. Vivante.

Des forêts jusqu'à l'horizon,
des océans profonds,
des saisons qui prenaient leur temps.

Elle n'était pas parfaite.
Elle était habitable.

Puis nous sommes arrivés.

[Couplet 1]

Nous avons reçu des arbres,
et nous avons compté leur prix.
Nous avons reçu des fleuves,
et calculé leur rendement.
Nous avons reçu du silence,
et nous l'avons rempli de moteurs.
Nous avons reçu une planète,
sans mode d'emploi.

Puis nous avons décidé
que tout était à nous.

Le feu.
La roue.
La machine.

Puis cette étrange idée :
posséder davantage,
c'était vivre mieux.

[Couplet 2]

Alors le fer a mordu la terre.
Nous avons creusé ses veines,
percé ses montagnes,
rasé ses forêts.

Nous avons peint le ciel en gris,
bitumé les chemins,
dressé des cheminées
là où poussaient des arbres.

Et nous avons appelé cela :
progrès.

[Refrain]

*On crache dans l'eau qu'on boit.
On empoisonne l'air qu'on respire.
On scie la branche
où nos enfants devront s'asseoir.
On creuse notre tombe
à coups de billets de banque.*

*Ce n'est pas la planète
qui organise son suicide.
C'est nous.*

*Regarde-nous dans la glace :
le bourreau porte notre visage.
Nous savons.
Et nous continuons.*

[Couplet 3]

L'été brûle.
Les forêts flambent.
Les villes suffoquent.
Les sols craquent.

Ailleurs, la pluie tombe en murs.
Les rivières débordent.
Les tempêtes battent des records.
Les glaciers reculent.

La banquise se fracture.
Les saisons se dérèglent.
Et nous regardons le thermomètre
comme s'il était coupable.

[Couplet 4]

Le plastique traverse les océans,
entre dans les poissons,
revient dans nos assiettes.
Nos déchets ont appris
à nous survivre.
Nos fumées changent de continent.
Nos poussières entrent dans les poumons.

Et quelque part,
un animal quitte son territoire
parce qu'une route
devait passer là.

[Refrain]

*On crache dans l'eau qu'on boit.
On empoisonne l'air qu'on respire.
On scie la branche
où nos enfants devront s'asseoir.
On creuse notre tombe
à coups de billets de banque.*

*Ce n'est pas la planète
qui organise son suicide.*

C'est nous.

*Nous savons.
Et nous continuons.*

[Couplet 5]

Et voici le plus impardonnable :

nous savons.

Nous mesurons la montée des eaux.
Nous comptons les espèces perdues.
Nous photographions les glaciers.
Nous traçons des courbes.
Nous publions des rapports.
Nous signons des accords.
Nous prononçons de très beaux discours.

Puis nous rentrons chez nous.
Et nous continuons.

Nous ne pourrons même pas dire :
« Nous ne savions pas. »

Non.
Nous savions.

[Pont]

Acheter.
Jeter.
Brûler.
Recommencer.
Extraire.
Produire.
Transporter.
Consommer.
Encore.
Encore.
Encore.
Plus vite.
Plus grand.
Plus rentable.
Le voyant est rouge.
Nous accélérons.
Le moteur chauffe.
Nous accélérons.
La route s'arrête.
Nous accélérons.

Cinq.
Quatre.
Trois.
Deux...

Demain ?

Demain est devenu
un mot de luxe.

[Couplet 6]

Quelle étrange espèce
pille sa maison
et appelle cela richesse ?
Vend l'air de demain
pour acheter davantage aujourd'hui ?

Transforme les arbres en chiffres,
les montagnes en minerais,
les océans en poubelles,
puis s'étonne
de manquer d'ombre,
d'eau
et d'air ?

Nous sommes sur un navire
qui prend l'eau
et nous discutons encore
du prix des fauteuils.

[Refrain final]

*On crache dans l'eau qu'on boit.
On empoisonne l'air qu'on respire.
On scie la branche
en sachant où elle va tomber.
On creuse notre tombe
à coups de croissance infinie.*

*Combien de temps encore
une espèce peut-elle détruire sa maison
avant de comprendre
qu'elle vit toujours dedans ?*

*Nous savons.
Nous savons.
Nous savons.
Et nous continuons.*

[Coda]

Mais ne pleure pas
pour la Terre.
Elle a le temps.
Bien plus que nous.

Un jour,
nos autoroutes se fendront.
Les racines traverseront le béton.
Les villes tomberont en poussière.
La mousse couvrira nos monuments.
Les arbres repousseront.

Et quelque chose vivra encore.
Sans nos banques.
Sans nos écrans.
Sans nos drapeaux.
Sans nous.

La vraie question n'est pas :
« La Terre va-t-elle survivre ? »
Elle survivra.

La question est :
combien de temps
allons-nous appeler cela progrès
avant de comprendre

que nous organisons
notre propre disparition ?

Nous savons.
Et nous continuons.

[Outro]

Fin du jeu.
Ou début
d'autre chose.

À nous de choisir !!!

IV. ÉTINCELLES D'ÉCOLE

Transmettre, apprendre, résister

Encre et Courage

pour celles et ceux qui enseignent en saignant



[Couplet 1]

Chaque matin, ils rallument la flamme,
Entre un tableau et mille âmes.
Une craie, un clic, un mot d'espoir,
Pour qu'un regard s'ouvre, qu'un rêve puisse croire.
Les programmes s'empilent, les classes débordent,
Mais leur foi jamais ne s'endort.
Ils avancent, sans tambour ni gloire,
Forçant la nuit à croire en l'aube.

[Refrain]

*Ne lâchez pas, artisans de lumière !
Votre combat éclaire la terre entière.
Vous enseignez en saignant,
Mais vos blessures font des enfants vivants.
Tenez bon, gardez courage,
L'avenir porte votre visage.
Vous enseignez en saignant,
Et le monde apprend lentement.*

[Couplet 2]

Il y a ces parents rois du monde,
Dont l'orgueil se fait vagabonde,
Et la lettre froide d'un supérieur
Qui juge sans voir la sueur.
Vous, seuls dans la houle des jours,
Tendez la main, portez l'amour.
Un élève en échec, un regard perdu,
Et tout votre cœur se remet à nu.

[Refrain]

*Ne lâchez pas, artisans de lumière !
Votre combat éclaire la terre entière.
Vous enseignez en saignant,
Mais vos blessures font des enfants vivants.
Tenez bon, gardez courage,
L'avenir porte votre visage.
Vous enseignez en saignant,
Et le monde apprend lentement.*

[Pont]

Les réformes passent, les promesses s'effacent,
Mais vous restez, fidèles à la trace.
À l'encre du doute, vous écrivez encore
La liberté d'un jeune corps.
Vous semez la pensée, l'esprit critique,
Dans une époque mécanique.
Vous n'êtes pas là pour la paye ou les congés —
Mais pour apprendre à penser.

[Refrain]

*Ne lâchez pas, artisans de lumière !
Votre combat éclaire la terre entière.
Vous enseignez en saignant,
Mais vos blessures font des enfants vivants.
Tenez bon, gardez courage,
L'avenir porte votre visage.
Vous enseignez en saignant,
Et le monde apprend lentement.*

[Couplet 3]

Merci pour ces étincelles fragiles,
Ces éveils discrets mais indélébiles.
Pour chaque élève qu'on croyait perdu,
Et que votre patience a rendu.
Vous êtes les semeurs d'étoiles,
Sous la pluie, contre le vent, sans voile.
Et vos traces, dans le cœur des années,
Font germer l'humanité.

[Outro]

*Ne lâchez pas...
Artisans de lumière...
Vous enseignez en saignant,
Et le monde s'éclaire.*

Sous vos hélices

ou « *L'amour qui ne sait plus se poser* »



[Couplet 1]

Vous planez bas, toujours en alerte,
Le front penché sur mes jours, mes cahiers.
Au moindre accroc, à la moindre perte,
C'est vous d'abord qui venez tout trier.
Vous voulez ôter les ronces, les pierres,
Rendre la route plus lisse sous mes pas.
Mais à vouloir dégager la lumière,
Vous oubliez que mon chemin, c'est moi.

[Refrain]

*Parents hélicoptères,
Qui tournez au-dessus de ma tête,
Vous guettez chaque erreur
Avant même qu'elle existe peut-être.
Parents hélicoptères,
Comment pourrais-je apprendre à tomber
Si vous volez toujours autour de moi...
Partout !*

[Couplet 2]

Je sais pourtant que sous vos hélices vives
Se cache souvent votre propre souci.
Vous m'aimez tant que vos peurs vous dérivent,
Et vos rêves prennent trop de place ici.
Le monde vous semble un pays de morsures,
Alors vous me bâtissez un ciel fermé.
Vous croyez m'offrir une paix sans fissure,
Mais c'est votre paix à vous qui s'est brisée.

[Refrain]

*Parents hélicoptères,
Qui tournez au-dessus de ma tête,
Vous guettez chaque erreur
Avant même qu'elle existe peut-être.
Parents hélicoptères,
Comment pourrais-je apprendre à tomber
Si vous volez toujours autour de moi...
Partout !*

[Couplet 3]

À force de survoler mes tempêtes,
Je désapprends à tenir dans le vent.
Sans faux pas, sans chute un peu honnête,
Comment devenir plus solide en dedans ?
Si vous réparez mes torts, parlez pour moi,
Si vous me prêtez sans cesse votre voix,
Mon pas se trouble et mon courage s'effrite,
Et je grandis sans savoir qui j'habite.

[Refrain]

*Parents hélicoptères,
Qui tournez au-dessus de ma tête,
Vous guettez chaque erreur
Avant même qu'elle existe peut-être.
Parents hélicoptères,
Comment pourrais-je apprendre à tomber
Si vous volez toujours autour de moi...
Partout !*

[Couplet 4]

Mais votre ombre ne tombe pas que sur mon visage,
Elle s'étend aussi sur ceux qui veulent m'aider.
Pour les profs, les coachs, pour tous ceux de passage,
Vous devenez la voix qui vient tout contester.
Chaque remarque offense, chaque note vous blesse,
Chaque conflit devient affaire à plaider.
À vouloir me défendre avec tant d'empressement,
Vous empêchez les autres d'être là simplement.

[Pont]

Je sais bien que c'est par amour
Que vous tournez autour de mes jours.
Mais laissez-moi rater un peu.
L'échec instruit, ce n'est pas un adieu.
Je vous promets: je n'en serai pas moins heureux.

[Coda]

Parents hélicoptères,
Descendez un peu, posez-vous sur terre.
Lâchez les commandes, acceptez le hasard,
Laissez-moi partir avec mon propre départ.

Offrez-moi des risques, mais des risques mesurés,
Pour que ma confiance apprenne à se lever.
Marchons côte à côte, sans brouiller le chemin.
Gardez vos bras pour quand je craque,
Pas pour tourner autour de moi...
Partout !

Tu viens d'où ?

Races et classes, classes sans races



[Intro]

À l'appel, mon nom roule sous la langue du prof.
Il le coupe en deux, avale une syllabe,
recrache le reste comme un noyau.
Les autres sourient.
J'ai déjà compris :
aujourd'hui, je serai l'accent qu'on écorche.

[Couplet 1]

On me demande : « Tu viens d'où ? »
Je donne le nom d'un pays.
On me demande : « Tu parles quoi chez toi ? »
Je donne le nom d'une langue.

Et soudain, je ne suis plus un élève.
Je suis une carte postale,
un plat exotique,
une anecdote pour la pause de dix heures.

On dit mon prénom comme une faute,
mon nom comme une question.
Je suis assis au premier rang,
mais déjà placé hors de la leçon.

[Refrain]

*Tu viens d'où ? Tu viens d'où ?
Moi, je viens d'un nom qu'on écorche.
Tu viens d'où ? Tu viens d'où ?
Je viens d'un silence qu'on tord.*

*L'école dit : « tous pareils » —
mais certains restent sur le seuil.
L'école dit : « tous pareils » —
moi, je viens de l'ailleurs qu'on met dehors.*

[Couplet 2]

À la maison, ma mère dit les mots comme ils viennent.
À l'école, j'apprends à ranger les phrases
dans des tiroirs bien nommés :
sujet, verbe, complément.

Je ne dis jamais : « chez moi, on dit... »
Je garde l'autre langue derrière les dents.
Parfois, un mot me traverse sans prévenir.
Je l'avale avant qu'il sorte vraiment.

On me félicite :
« Tu parles très bien pour... »
Le “pour” reste en suspens dans l'air,
comme une mouche qu'on n'attrape pas.

[Refrain]

*Tu viens d'où ? Tu viens d'où ?
Moi, je viens d'un nom qu'on écorche.
Tu viens d'où ? Tu viens d'où ?
Je viens d'un silence qu'on tord.*

*L'école dit : « tous pareils » —
mais certains restent sur le seuil.
L'école dit : « tous pareils » —
moi, je viens de l'ailleurs qu'on met dehors.*

[Couplet 3]

Chapitre trois : l'épopée des vainqueurs.
L'élève au fond regarde ses mains.
Il cherche son visage dans les manuels,
mais ne le trouve qu'aux marges du papier :

dans les chaînes, les cales, les cartes anciennes,
dans les noms rayés par l'encre des empires.
Soudain, tous les regards se tournent vers lui.
Il devient l'indigène de service.

Il voudrait dire :
« Je ne suis pas un musée. »
Mais on lui souffle :
« Ne sois pas susceptible... »

Alors il baisse les yeux sur son cahier
et recopie sagement
la date de l'indépendance.

[Pont]

Le soir, je traduis les lettres de l'école
à ceux qui m'ont appris à parler.
Je deviens grand devant leurs silences,
petit devant vos formulaires.

Ma mère comprend mon visage
avant de comprendre vos phrases.
Elle signe là où je lui montre,
et moi, je fais semblant d'être fort.

La nuit, je traduis des rêves
dans une langue qui manque de place.
Le matin, je retraverse la cour
où certains naissent déjà à leur place.

[Refrain]

*Tu viens d'où ? Tu viens d'où ?
Moi, je viens d'un nom qu'on écorche.
Tu viens d'où ? Tu viens d'où ?
Je viens d'un silence qu'on tord.*

*L'école dit : « tous pareils » —
mais certains restent sur le seuil.
L'école dit : « tous pareils » —
moi, je viens de l'ailleurs qu'on met dehors.*

[Couplet 4]

À la récré, le racisme n'a pas besoin de cris.
Il se glisse dans un cercle qui se ferme,
dans une chaise qu'on ne garde pas,
dans un rire qui change quand j'approche.

Il se cache dans la question :
« Mais tu viens d'où, vraiment ? »
Comme si mon adresse
n'était qu'un déguisement.

On dit que l'école est aveugle aux couleurs,
mais elle voit très bien les poches vides,
les noms trop longs,
les accents qui demandent pardon.

[Couplet 5]

Conseil de classe : mêmes notes que Jean-Claude.
Mais Jean-Claude, on lui dit : « ESC ».
Moi, on me dit :
« réaliste »,
« manuel »,
« un bon DAP ».

Mon nom pèse plus lourd que mon bulletin.
Mon accent, le silence de ma mère,

mon quartier, mes papiers, mes chaussures :
tout cela entre dans la salle des profs,
s'assied à ma place,
et parle pour moi.

Je travaille deux fois pour prouver une fois.
Je souris trois fois pour déranger moins.
On appelle ça : « s'intégrer ».
Moi, j'appelle ça : disparaître proprement.

[Break]

Races et classes, classes sans races.
On lisse les bancs, on efface les traces.
Sous le vernis de l'égalité
grince la machine des réalités.

Ici, tout le monde est égal, paraît-il.
Pourtant certains marchent sur un fil.
On promet l'école démocratique,
mais le moule a déjà sa forme.

Et la forme,
c'est souvent celle des autres.

[Refrain final]

*Tu viens d'où ? Tu viens d'où ?
Moi, je viens d'un nom qu'on écorche.
Tu viens d'où ? Tu viens d'où ?
Je viens d'un silence qu'on tord.*

*L'école dit : « tous pareils » —
mais certains restent sur le seuil.
L'école dit : « tous pareils » —
moi, je viens de l'ailleurs qu'on met dehors.*

Dehors...
dehors...
toujours dehors...

[Outro]

On m'a promis l'école laïque et démocratique,
le moule qui fond les différences en citoyens.
Mais on oublie de dire que le moule a une forme,
et que la forme, souvent,
n'était pas faite pour moi.

À l'appel, mon nom revient.
Il hésite encore dans la bouche du prof.
Mais cette fois, je lève la tête.

Présent !

Le Prof, l'Élève et ... la Souris

Poème gentil pour élèves bien branchés



[Couplet 1]

Dans la classe aux néons tranquilles,
les cartables ont changé de bruit :
moins de cahiers, moins de stylos,
plus de pouces qui dansent sous les pupitres gris.

Le prof écrit : “Analysez le texte”,
la craie rêve encore d'autorité,
mais vingt écrans, dans l'ombre, complotent
avec des airs de conspirateurs connectés.

[Refrain]

Qui a pensé ? Qui a copié ?
Qui a soufflé dans la machine ?
Est-ce ton cœur, est-ce ton clavier,
ou bien ce drôle de génie qui devine ?

Le prof fait le chat dans la classe,
l'élève-souris file en secret.
Mais dans le clavier, quoi qu'on fasse,
un autre Chat répond tout prêt.

Mais si l'on rit, qu'on rie ensemble :
apprendre n'est pas juste prendre.
Prendre le temps de comprendre,
voilà ce qui nous comble.

[Couplet 2]

“Très belle copie, mon cher Lucas,
mais explique-moi ce mot savant.”
Lucas rougit, regarde en bas :
“Je l’ai compris... approximativement.”

“Et cette phrase sur la conscience,
tu l’as trouvée tout seul, vraiment ?”
“Disons, Monsieur, qu’en toute innocence,
j’ai consulté mon double intelligent.”

[Couplet 3]

Alors le prof devient détective,
inspecteur des participes passés,
il cherche une faute, une maladresse,
un petit humain mal accordé.

Mais l’IA, polie comme une banque,
met des virgules bien repassées,
elle cite Kant sans perdre haleine,
et fait du Hugo climatisé.

[Refrain]

*Qui a pensé ? Qui a copié ?
Qui a soufflé dans la machine ?
Est-ce ton cœur, est-ce ton clavier,
ou bien ce drôle de génie qui devine ?*

*Le prof fait le chat dans la classe,
l’élève-souris file en secret.
Mais dans le clavier, quoi qu’on fasse,
un autre Chat répond tout prêt.*

*Mais si l’on rit, qu’on rie ensemble :
apprendre n’est pas juste prendre.
Prendre le temps de comprendre,
voilà ce qui nous comble.*

[Couplet 4]

Un élève envoie son excuse :
“Mon absence fut un long combat.”
Le prof relit, soudain confus :
“Zola n’aurait pas mieux fait que ça.”

“Ma grippe avait l’âme en déroute,
mon réveil portait le deuil du jour...”
Depuis que l’IA tient la plume,
même les retards ont du velours.

[Couplet 5]

Un jour, le prof lance un contrôle :
“Portables ici, dans le panier.”
Vingt soupirs montent vers le plafond,
comme des anges privés de Wi-Fi.

Mais dans un coin, sous une manche,
une montre clignote en secret.
Même sans portable sur la table,
le futur n’est jamais loin, tu sais.

[Refrain]

Qui a pensé ? Qui a copié ?
Qui a soufflé dans la machine ?
Est-ce ton cœur, est-ce ton clavier,
ou bien ce drôle de génie qui devine ?

Le prof fait le chat dans la classe,
l’élève-souris file en secret.
Mais dans le clavier, quoi qu’on fasse,
un autre Chat répond tout prêt.

Mais si l’on rit, qu’on rie ensemble :
apprendre n’est pas juste prendre.
Prendre le temps de comprendre,
voilà ce qui nous comble.

[Pont]

Pourtant, ce n’est pas le démon,
ni le miracle, ni la fin du monde.
Un outil n’ouvre de leçon
qu’à l’élève qui apprend le monde.

Elle peut aider celui qui doute,
celui qui bute au premier mot,
ouvrir une porte sur la route,
allumer la lampe du cerveau.

Mais si l’on clique au lieu d’apprendre,
si l’on délègue même l’effort,
un jour on saura tout comprendre
sans rien comprendre encore.

[Couplet 6]

Alors le prof change la règle :
“Montre-moi ton cheminement.
Tes ratures, tes fausses idées,
Tes pourquoi, tes mais, tes détours.”

“Je ne veux plus seulement la réponse,
je veux voir l’esprit en chantier.

La vérité n'est pas toute lisse :
elle boîte avant de marcher."

[Couplet 7]

L'élève alors relève la tête :
"Donc l'IA peut m'accompagner ?"
"Oui, si tu restes le pilote,
non, si tu dors sur le clavier."

"Elle peut t'aider à mieux comprendre,
mais pas vivre à ta place, vois-tu.
Un cerveau qu'on cesse de prendre
est un trésor bientôt perdu."

[Refrain final]

*Qui a pensé ? Qui a cherché ?
Qui a douté dans la machine ?
Est-ce ton cœur, est-ce ton clavier ?
Cette fois, c'est toi qui me fascines.*

*Le prof fait le chat dans la classe,
l'élève-souris ne fuit plus vraiment.
Et dans le clavier, quoi qu'on fasse,
l'autre Chat devient instrument.*

*Et si l'on rit, qu'on rie ensemble :
apprendre n'est pas juste prendre.
Prendre le temps de comprendre,
voilà ce qui nous comble.*

[Coda]

Dans la classe aux néons tranquilles,
un vieux stylo sourit encore.
Sur l'écran danse une étincelle :
danger peut-être,
chance aussi,
si l'humain reste capitaine à bord.

La violence fait école



[Refrain]

*Dans la cour, les mots cognent, les poings se serrent,
L'école est un théâtre où les cris se perdent.
Élèves sans repères, profs sans bouclier,
Quand la violence fait loi, qui peut encore enseigner ?*

[Couplet 1]

Derrière un écran, lâche, on frappe sans visage,
Cyberharcèlement, rumeurs, montage, outrage.
Le virtuel brouille le réel, tue l'empathie,
Les likes pleuvent sur la haine, la victime s'anéantit.
Les jeunes esprits s'abreuvent de vidéos-chocs,
La frontière s'efface, et le cœur devient roc.

[Refrain]

*Dans la cour, les mots cognent, les poings se serrent,
L'école est un théâtre où les cris se perdent.
Élèves sans repères, profs sans bouclier,
Quand la violence fait loi, qui peut encore enseigner ?*

[Couplet 2]

Bousculades, coups de poing, morsures, crachats,
Dans la récré, le plus fort impose sa loi.
Témoins passifs, smartphones levés, personne n'arrête,
La peur rend muet, la honte baisse la tête.
Des sanctions trop lentes laissent grandir la peur,
L'impuissance des profs nourrit leur malheur.

[Refrain]

*Dans la cour, les mots cognent, les poings se serrent,
L'école est un théâtre où les cris se perdent.
Élèves sans repères, profs sans bouclier,
Quand la violence fait loi, qui peut encore enseigner ?*

[Couplet 3]

Insultes, menaces, accusations sans fond,
Parfois des parents eux-mêmes déversent leur poison.
Des centaines de profs subissent chaque semaine
Des bleus sur le corps, des bleus dans la peine.
Trop d'entre eux songent à tout quitter,
Quand personne n'écoute leur dignité blessée.

[Refrain]

*Dans la cour, les mots cognent, les poings se serrent,
L'école est un théâtre où les cris se perdent.
Élèves sans repères, profs sans bouclier,
Quand la violence fait loi, qui peut encore enseigner ?*

[Couplet 4]

Des écrans trop tôt, des contenus sans fin,
La violence banalisée, l'adulte en chagrin.
Distance numérique, empathie en berne,
Enfants-rois sans lois, profs au bord de l'enfer.
Manque de formation, signalements noyés,
Le système craque, la peur s'est invitée.

[Refrain]

*Dans la cour, les mots cognent, les poings se serrent,
L'école est un théâtre où les cris se perdent.
Élèves sans repères, profs sans bouclier,
Quand la violence fait loi, qui peut encore enseigner ?*

[Coda]

Dans la cour, les mots cognent, les poings se serrent,
Mais l'école peut changer — c'est notre affaire, c'est notre terre.

Alors nommons les coups, les crachats, les blessures,
Qu'aucun dossier ne dorme au fond d'une procédure.
Compter, c'est déjà voir ; voir, c'est déjà agir,
Sortir la honte du silence, empêcher de mentir.

Apprenons aux enfants que l'écran n'est pas une arme,
Qu'un like sur la haine peut devenir une larme.
Pas de monde virtuel sans conscience et sans loi,
L'enfance a droit au calme, à la limite, à la voix.

Prévenir en amont, avant que tout explose,
Remettre de l'humain là où la peur s'impose.

[Outro]

*Dans la cour, les mots cognent, les poings se serrent,
Mais l'école peut changer — c'est notre affaire, c'est notre terre.
Élèves debout, profs portés par un vrai bouclier,
Quand la paix fait école, on peut encore espérer.*

**Texte inspiré d'un article de Stefan Kunzmann publié dans le *Tageblatt* du 19 mai 2026,
ainsi que d'une enquête du SEW/OGBL sur la violence à l'école.**

Droit au détour



[Couplet 1]

On prétend toujours que le chemin droit
est le meilleur choix, la voie royale,
qu'aller droit au but, sans un seul émoi,
est la preuve d'une âme idéale.

« Gagner du temps ! » clame-t-on en chœur.
« L'efficacité ! La ligne droite !
Pourquoi flâner, pourquoi égarer son cœur
dans des sentiers où l'herbe est plus haute ? »

Mais est-ce vrai, cette simplicité ?
Le chemin droit a certes ses grâces :
il mène au but avec rapidité,
épargne les folles impasses.

L'architecte trace ses épures,
l'étudiant révise son examen,
le médecin panse la blessure
sans chercher midi à quatorze ... ans.

[Couplet 2]

Pourtant, regardez ces détours qui serpentent,
ces chemins de traverse, ces imprromptus.
Que de richesses quand on les emprunte !
Que de trésors que l'on n'attendait plus !

Le détour, c'est la rencontre inattendue
avec un vieillard qui connaît les herbes,
avec un enfant dont la main tendue
montre un nid caché dans le bois superbe.

Le détour, c'est la librairie oubliée
où l'on déniché un poème ancien,
c'est la gare déserte, abandonnée,
dont chaque pierre raconte un lien.

Le détour apprend l'empathie lente,
celle qui prend le temps de regarder,
de s'asseoir sur le banc qui vous attend,
d'écouter sans rien demander.

[Refrain]

*Le chemin droit connaît la destination
mais ignore le paysage.
L'homme pressé gagne la gare
mais n'a pas vu l'oiseau sur la plage.*

*Le détour, lui, arrive parfois plus tard,
parfois épuisé, parfois fourbu,
mais chargé de murmures et de regards,
riche de ce qui fut vu et d'imprévu.*

*Le droit chemin sauve des heures,
mais qu'en fait-on, de ce temps gagné ?
À courir toujours, on oublie ces heures,
on devient léger, mais déraciné.*

[Couplet 3]

Ainsi, je plaide pour les digressions,
pour les erreurs fécondes, les fausses pistes.
C'est dans l'écart que naît la passion,
que le savoir se fait plus réaliste.

Le sculpteur va-t-il droit vers le marbre ?
Non, il tourne, il caresse, il attend.
Le marin suit les courants et les astres
avant d'atteindre l'horizon flottant.

Alors, prenons le chemin de traverse,
même si l'on nous crie « Perte de temps ! »
La ligne la plus droite est parfois perverse :
elle traverse la vie sans sentir le vivant.

[Refrain]

*Le chemin droit connaît la destination
mais ignore le paysage.
L'homme pressé gagne la gare
mais n'a pas vu l'oiseau sur la plage.*

*Le détour, lui, arrive parfois plus tard,
parfois épuisé, parfois fourbu,*

*mais chargé de murmures et de regards,
riche de ce qui fut vu et d'imprévu.*

*Le droit chemin sauve des heures,
mais qu'en fait-on, de ce temps gagné ?
À courir toujours, on oublie ces heures,
on devient léger, mais déraciné.*

[Coda]

Si le but est de bien y arriver,
autant que le voyage soit la fête.
Le détour n'est pas un mal à braver,
mais souvent la plus belle des conquêtes.

L'Exil du premier banc

Plaidoyer pour le bon élève



[Couplet 1]

La cloche a sonné, le cours est lancé, la machine est en route.
Au fond, ça s'agite, ça bavarde, ça doute.
Devant, il y a lui, le dos droit, le regard aimanté,
Il a déjà fini l'exercice, il a tout décanté.

Alors il pose son stylo, sans faire de vagues, sans bruit,
Il attend que les autres rejoignent le jour où lui déjà luit.
Le professeur est là-bas, au chevet de ceux qui décrochent,
De ceux qu'il faut reprendre avant qu'ils ne lâchent la roche.

Et lui, sur sa chaise, apprend l'art de patienter,
Comme si savoir plus vite voulait dire moins exister.

[Refrain]

*Dans la tempête de la classe, il est le phare oublié.
On sauve ceux qui tombent, on oublie le premier.
C'est la solitude des lignes droites, l'exil des enfants sages.
Personne ne regarde l'oiseau qui n'est pas en cage.*

*Vingt sur vingt, mention très bien, mais tout seul à la fin.
Vingt sur vingt, mention très bien, mais tout seul à la fin.*

[Couplet 2]

C'est une solitude propre, une solitude qui ne dérange pas.
Pas de cris, pas de larmes, pas de SOS dans la voix.
Ses réussites sont normales, ses efforts vont de soi,
On applaudit les petits pas, mais rarement ses grands pourquoi.

Il reçoit des « C'est très bien », rapides comme des miettes,
Pendant que ses questions profondes restent au bord de sa tête.
Il aimerait presque faire une faute, une seule, pour qu'on s'arrête,
Pour qu'un adulte voie enfin l'ennui derrière sa fenêtre.

Car même les bons élèves ont peur, doutent, se fatiguent,
Mais leur silence rassure, alors personne ne navigue.
Au premier banc commence parfois le plus discret des exils.

[Refrain]

*Dans la tempête de la classe, il est le phare oublié.
On sauve ceux qui tombent, on oublie le premier.
C'est la solitude des lignes droites, l'exil des enfants sages.
Personne ne regarde l'oiseau qui n'est pas en cage.*

*Vingt sur vingt, mention très bien, mais tout seul à la fin.
Vingt sur vingt, mention très bien, mais tout seul à la fin.*

[Couplet 3]

On lui demande d'aider, d'expliquer, de prêter son cahier,
De devenir petit maître avant d'avoir été nourri entier.
« Tu as fini ? Va donc aider ton voisin à comprendre. »
Mais qui vient l'aider, lui, quand il voudrait apprendre ?

On lui donne plus d'exercices, souvent les mêmes, en punition,
Comme si l'avance méritait la répétition.
Il rêve d'un vrai défi, d'un détour, d'un problème impossible,
D'un livre plus haut, d'une énigme, d'un horizon visible.

Il a des questions plein les yeux sur le monde et les étoiles,
Mais la classe n'a pas le temps, elle répare les voiles.
Alors il range son élan dans un coin de sa hauteur :
Le bon élève est parfois un désert qui cache sa douleur.

[Refrain]

*Dans la tempête de la classe, il est le phare oublié.
On sauve ceux qui tombent, on oublie le premier.
C'est la solitude des lignes droites, l'exil des enfants sages.
Personne ne regarde l'oiseau qui n'est pas en cage.*

*Vingt sur vingt, mention très bien, mais tout seul à la fin.
Vingt sur vingt, mention très bien, mais tout seul à la fin.*

[Couplet 4]

Pourtant il suffirait parfois d'un chemin à double fond,
Du même exercice pour tous, mais d'une plus haute question.
Un projet à chercher seul, un texte à prolonger,
Une fiche à inventer, un problème à fabriquer.

Un coin d'autonomie, non pour l'oublier davantage,
Mais pour lui rendre un vrai pays, des livres, un paysage.
Un groupe d'élèves en avance, réunis de temps en temps,
Pour penser plus loin ensemble, et s'élever en s'écoulant.

Deux minutes d'exigence, un regard qui le défie,
Un « Et toi, qu'en penses-tu ? » qui rallume sa vie.
Ne pas lui donner plus lourd, mais lui donner plus haut :
Un ciel à sa mesure, pas seulement un nouveau fardeau.

[Refrain final]

*Dans la tempête de la classe, il est le phare oublié.
On sauve ceux qui tombent, mais lui veut s'envoler.
C'est la solitude des lignes droites, l'exil des enfants sages.
Regardons enfin l'oiseau qui n'est pas en cage.*

*Vingt sur vingt, mention très bien, mais tout seul à la fin.
Vingt sur vingt, mention très bien... qu'on lui tende enfin la main.*

[Coda]

Regardez-le bien.
Il est tout près du tableau, mais loin de tous les regards.
Il ne demande rien, alors on lui donne le vide.
Mais le silence d'un enfant sage
n'est pas toujours de la paix.

Parfois, c'est seulement le bruit
d'un potentiel qui s'éteint
dans l'indifférence générale
des tableaux bien remplis.

Éduquer,
ce n'est pas seulement sauver ceux qui tombent.
C'est aussi donner des ailes
à ceux qui veulent voler.

Ne laissons pas nos éclaireurs
s'habituer à l'ombre.

Tous inclus

Symphonie pour une mosaïque rebelle



[Intro]

L'école a longtemps fonctionné
comme un moule unique.
On demandait à l'enfant
de raboter ses différences
pour pouvoir y entrer.

Aujourd'hui, l'inclusion
renverse cette vieille logique :
ce n'est plus à l'enfant
de se plier aux murs,
c'est aux murs de s'écarter.

C'est au système d'apprendre
à changer de regard,
à changer de chemin,
à changer de mesure.

L'inclusion, c'est considérer
la diversité comme la norme,
et jamais comme une anomalie.

Chaque enfant a sa place,
de droit, sans condition,
dans l'école de son quartier.

Assis au milieu des autres,
sans faveur, sans privilège,
sans banc mis à l'écart.

Comme une couleur unique,
fragile et essentielle,
dans une immense mosaïque.

[Refrain]

*Entendez-vous le chant
de la cour qui s'éveille ?
Sous le même tableau,
sous le même soleil.*

*Pas de place au rabais,
pas de banc de côté.
C'est ensemble qu'on apprend
la vraie liberté.*

*Pas un morceau perdu,
pas une pièce oubliée.
Dans le puzzle de la vie,
on est tous invités !*

[Couplet 1]

Quand on partage sa table
avec celui qui avance
sur un rythme différent,
on apprend l'empathie
bien avant de savoir lire
les phrases des grands livres.

Les enfants ne voient plus
des barrières entre eux :
ils découvrent l'entraide,
la main tendue, le geste simple,
la force douce du nous.

Et cette solidarité précoce
désarme peu à peu
les futurs préjugés.

C'est un acte de justice,
une lutte sociale,
un refus de la honte
et de la stigmatisation.

C'est une chance pour chacun
de briser le plafond de verre
de son propre destin.

Car en aidant son voisin,
on éclaire aussi
ses propres zones d'ombre.

Alors la classe devient
le reflet vivant
d'une société plus humaine.

[Refrain]

*Entendez-vous le chant
de la cour qui s'éveille ?
Sous le même tableau,
sous le même soleil.*

*Pas de place au rabais,
pas de banc de côté.
C'est ensemble qu'on apprend
la vraie liberté.*

*Pas un morceau perdu,
pas une pièce oubliée.
Dans le puzzle de la vie,
on est tous invités !*

[Couplet 2]

Mais le tableau s'assombrit
quand la réalité du terrain
rattrape enfin l'idéal.

La colère monte fort
face aux budgets trop courts,
aux classes trop chargées,
aux promesses trop faciles.

On ne fait pas de miracle
avec de belles intentions
et des poches vides.

Les enseignants se retrouvent
seuls, souvent démunis,
parfois au bord de l'épuisement.

Ils doivent tenir la classe,
rassurer, adapter, expliquer,
tout en courant encore
derrière un programme trop rigide.

Sans assez de formation,
sans assez de soutien,
sans assez de temps.

Et le temps manque cruellement
pour respecter le rythme
et le pas de chacun.

Pendant que le regard inquiet
de certains autres parents
pèse parfois sur la classe.

Un regard nourri
par la peur de l'inconnu,
le manque d'explications,
et les vieux réflexes de tri.

[Refrain]

*Entendez-vous le chant
de la cour qui s'éveille ?
Sous le même tableau,
sous le même soleil.*

*Pas de place au rabais,
pas de banc de côté.
C'est ensemble qu'on apprend
la vraie liberté.*

*Pas un morceau perdu,
pas une pièce oubliée.
Dans le puzzle de la vie,
on est tous invités !*

[Couplet 3]

Pour que le rêve devienne
une vraie réalité,
il faut du muscle et des bras.

Il faut du personnel,
des assistants spécialisés,
des éducateurs en renfort,
des regards formés,
des présences solides.

Il faut briser l'isolement
en créant une équipe
tout autour de l'enfant.

Une alliance patiente
entre les enseignants,
les professionnels
et les parents.

La pédagogie doit devenir
souple, vivante, inventive.

Utiliser le jeu,
le visuel, la musique,
les chemins détournés
qui mènent aussi au savoir.

Pour que l'évaluation
ne soit plus un couperet,
mais un encouragement,
une main posée sur l'épaule.

Repensons l'architecture.
Rendons les locaux
accessibles et apaisants.

Mettons le numérique
au service direct
de l'autonomie de chacun.

Et donnons enfin à l'école
les moyens de ses grands mots.

[Refrain]

*Entendez-vous le chant
de la cour qui s'éveille ?
Sous le même tableau,
sous le même soleil.*

*Pas de place au rabais,
pas de banc de côté.
C'est ensemble qu'on apprend
la vraie liberté.*

*Pas un morceau perdu,
pas une pièce oubliée.
Dans le puzzle de la vie,
on est tous invités !*

[Coda]

Le savoir n'a pas de moule.
Le cœur n'a pas de tri.

Aujourd'hui, on n'apprend pas
seulement l'histoire
dans les vieux manuels.

On apprend à l'écrire,
tous ensemble, ici,

sans laisser personne
seul sur le quai.

Si l'école réussit
à ouvrir grand ses portes
et à tendre ses bras,
c'est la société entière
qui apprendra enfin
la beauté de vivre.

Ce combat n'est pas
une simple option.

C'est le fondement
de notre avenir.

Regardez-les grandir,
solidaires et debout.

Tous inclus.
Tous égaux.
Jusqu'au bout.

La sueur et l'algorithme

Éloge de la souveraineté cognitive



[Intro]

Dans la lumière bleue des classes,
un silence étrange a grandi.
On ne triche plus seulement :
on confie son esprit.

[Couplet 1]

Dans la salle aux murs de craie,
un enfant tient sa question.
Sa main hésite, son front pèse,
il cherche au fond sa solution.

Mais l'écran l'appelle, l'écran brille,
sa réponse arrive déjà,
bien lisse, bien propre, bien tranquille,
sans un détour, sans un combat.

Plus besoin de rature lente,
plus besoin d'un long pourquoi.
La machine parle à voix constante,
et l'esprit baisse un peu la voix.

[Refrain]

*Ne laisse pas l'écran penser
à ta place, à ton avenir.
La flamme est là, prête à danser,
mais il faut la nourrir.*

*Sans effort, le cerveau s'endort,
la pensée perd son chemin.
Mais qui doute, cherche et recommence
garde son esprit humain.*

*Ne laisse pas l'écran choisir
ce que ton âme doit comprendre.
La sueur du raisonnement
est la force qu'il faut défendre.*

[Couplet 2]

On sous-traite le verbe, le doute,
la synthèse et l'invention.
On demande à l'ombre d'une route
de remplacer l'horizon.

L'élève croit gagner du temps,
mais parfois il perd davantage :
le goût de penser lentement,
la joie fragile de l'ouvrage.

Synthétiser, douter, raturer,
ces muscles-là ne mentent pas.
Si l'on cesse de les exercer,
un jour ils ne répondent pas.

L'algorithme peut tout mâcher,
même les rêves les plus ténus.
Mais ce qu'il donne sans traversée
n'est pas vraiment devenu.

[Refrain]

*Ne laisse pas l'écran penser
à ta place, à ton avenir.
La flamme est là, prête à danser,
mais il faut la nourrir.*

*Sans effort, le cerveau s'endort,
la pensée perd son chemin.
Mais qui doute, cherche et recommence
garde son esprit humain.*

*Ne laisse pas l'écran choisir
ce que ton âme doit comprendre.
La sueur du raisonnement
est la force qu'il faut défendre.*

[Couplet 3]

L'école ne peut pas certifier
la beauté d'un prompt bien poli,
si derrière les mots alignés
personne n'a vraiment grandi.

Elle doit garder la part obscure
où l'on se heurte à l'inconnu,
où l'erreur devient ouverture,
où l'on voit ce qu'on n'avait pas vu.

Car penser n'est pas recevoir
une réponse sans blessure.
Penser, c'est traverser le noir
jusqu'à sa propre architecture.

C'est apprendre à tenir debout
quand l'évidence nous évite,
à dire encore : je ne sais pas tout,
mais je cherche, donc j'existe.

[Refrain]

*Ne laisse pas l'écran penser
à ta place, à ton avenir.
La flamme est là, prête à danser,
mais il faut la nourrir.*

*Sans effort, le cerveau s'endort,
la pensée perd son chemin.
Mais qui doute, cherche et recommence
garde son esprit humain.*

*Ne laisse pas l'écran choisir
ce que ton âme doit comprendre.
La sueur du raisonnement
est la force qu'il faut défendre.*

[Pont]

Pourtant j'entends des voix qui tiennent,
des professeurs, des élèves aussi.
Des voix qui disent : que l'on apprenne
à rester maîtres de nos esprits.

La machine est forte, rapide, immense,
mais elle ne sait pas notre peur,
ni le tremblement du silence
quand une idée cherche son cœur.

Le supplément humain commence
là où le calcul ne suffit plus :
dans l'élan, le doute, la confiance,
dans le regard qu'on a perdu.

Ce n'est pas refuser l'outil,
ni maudire l'intelligence.
C'est refuser qu'un jour l'oubli
remplace notre conscience.

[Refrain final]

*Alors ne laisse pas l'écran penser
à ta place, à ton combat.
La flamme est là, brûle et danse,
elle n'attend plus que toi.*

*Même si l'effort est rude et lent,
même si la réponse est lointaine,
c'est dans ce combat exigeant
que l'esprit redevient souverain.*

*Ne laisse pas l'écran choisir
ce que ton cœur doit devenir.
La sueur du raisonnement
est encore notre avenir.*

[Outro]

Levons nos stylos, nos livres, nos voix,
non contre la machine, mais pour l'humain.
Que l'écran reste un outil dans nos mains,
et non le maître de nos choix.

V. RIRE POUR NE PAS SE TAIRE

Satire, ironie et coups de griffe

Scars and Gripes



[Verse 1]

He tweets from a golden throne, a modern King Midas,
But ev'rything he touches rusts and turns to crisis.
With his vocabulary of a seventh-grade class,
He speaks in gusts of grievance, a toxic, verbal gas.
He sees his worth in inches of crowd and ratings' grace.
He builds his legacy on sand, in a truthless place.

[Chorus]

*Make America great again!
Great in division! Great in hate!
Great in racism! Great in lies!
Great in ignorance! Great in greed!
Great in vanity! Great in scare
A land, where truth now dies and cries arise!*

[Verse 2]

He promised walls of concrete, raised from fear and bold lies.
To keep the poor and foreign masses from our eyes.
He'd jail his foes and all the women who knew too much.
With a sneer to cameras, a demagogue's cold touch.
He sowed the seeds of discord in the ripe soil of dread.
And reaped a harvest of cheers for the harsh words he said.

[Chorus]

*Make America great again!
Great in division! Great in hate!
Great in racism! Great in lies!
Great in ignorance! Great in greed!
Great in vanity! Great in scare
A land, where truth now dies and cries arise!*

[Verse 3]

A man of bankrupt deals, of faked fame and phantom wealth,
Who loves his bold signature more than the country's health.
He shakes the hands of tyrants, adores their iron fist,
While the rules of democracy are slyly dismissed.
He mocks the weak, the soldiers and heroes in the grave.
He claims he's winning, but doesn't know how to behave.

[Chorus]

*Make America great again!
Great in division! Great in hate!
Great in racism! Great in lies!
Great in ignorance! Great in greed!
Great in vanity! Great in scare
A land, where truth now dies and cries arise!*

[Verse 4]

Science is a hoax, he claims, until he needs a cure.
He disunites the states and makes union unsecure.
He waves the bible like a prop and a cheap veneer,
When peaceful voices for their rights had to disappear.
He leaves a trail of paper scraps, promises and scars,
A constellation of failures, visible from Mars.

[Chorus]

*Make America great again!
Great in division! Great in hate!
Great in racism! Great in lies!
Great in ignorance! Great in greed!
Great in vanity! Great in scare
A land, where truth now dies and cries arise!*

[Outro]

Scars and Gripes forever!
Scars and Gripes for all!
A march of broken promises,
A nation made so small!

Candide Cantique de Noël



Illustration générée par OpenAI

[Couplet 1]

Sous les lueurs de ce Noël,
Rêvons d'un monde au goût de miel,
Où tous les canons se sont tus,
Pour que la paix ne s'en aille plus.

[Refrain]

*Plus de haine et plus de tyrans,
Ni de murs entre les enfants ;
Que la démocratie se réveille,
Que l'empathie enfin nous conseille.*

[Couplet 2]

Loin des mépris et des combats,
Le respect guidera nos pas,
Sans dogmes sombres ni exclusions,
Vers un horizon juste et bon.

[Refrain]

*Plus de haine et plus de tyrans,
Ni de murs entre les enfants ;
Que la démocratie se réveille,
Que l'empathie enfin nous conseille.*

[Pont]

Que ce message de tolérance
Devienne force et espérance,
Un vœu pour l'humanité,
Une douce clarté fraternité.

[Refrain]

*Plus de haine et plus de tyrans,
Ni de murs entre les enfants ;
Que la démocratie se réveille,
Que l'empathie enfin nous conseille.*

L'Amour sur Facture

à l'occasion de la Saint-Valentin

*"On dit que l'amour n'a pas de prix, mais le marketing lui en a trouvé un.
À lire entre deux coupes de champagne tiède,
pour se rappeler que le ridicule, lui, ne coûte rien."*



[Couplet 1]

On sort du placard les vieux restes de tendresse,
Que l'on dépoussière au milieu du mois de février,
L'égoïsme s'habille en robe de duchesse,
Et l'amant négligent se fait enfin prier.
On s'était oubliés sous la pile des factures,
Mais l'agenda commande : il faut jouer le jeu,
On tartine de rose nos mornes aventures,
Pour rallumer la mèche d'un simulacre de feu.

[Refrain]

*Ô Saint-Valentin, patron des actionnaires,
Qui change le romantisme en formulaire,
On s'aime sur commande, on s'embrasse au signal,
Le cœur est à la caisse, le sentiment... banal.*

[Couplet 2]

On sacrifie des roses venues de l'autre monde,
Qui crèveront demain dans un vase trop étroit,
Preuve en plastique d'une passion inféconde,
Achetée à la hâte pour s'acquitter d'un droit.
Le chocolat est gras, le bijou est de série,
Mais peu importe le goût, pourvu qu'il y ait le prix,
On achète la paix, une forme d'orfèvrerie,
Pour que l'ennui payé se déguise en idylle.

[Refrain]

*Ô Saint-Valentin, patron des actionnaires,
Qui change le romantisme en formulaire,
On s'aime sur commande, on s'embrasse au signal,
Le cœur est à la caisse, le sentiment... banal.*

[Couplet 3]

Le soir au restaurant, quelle étrange assemblée !
Des couples en vitrine, rangés par rang de deux,
Fixant leurs téléphones, l'âme un peu étranglée,
Par ce menu imposé qui coûte les deux yeux.
Vingt euros le dessert "Délice de l'Hymen",
Servi entre deux chaises par un serveur pressé,
On paie pour se dire qu'on vit le même examen :
Faire semblant d'être pris sans être dépassé.

[Refrain]

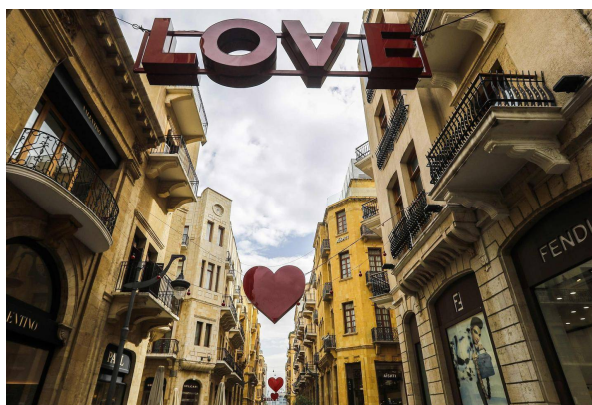
*Ô Saint-Valentin, patron des actionnaires,
Qui change le romantisme en formulaire,
On s'aime sur commande, on s'embrasse au signal,
Le cœur est à la caisse, le sentiment... banal.*

[Couplet 4]

Demain, dès l'aube, on rangera les violons,
Les masques tomberont avec les confettis,
Et l'amour attendra qu'un solde soit reparti.
Car le vrai drame ici,
C'est qu'on oublie d'aimer dès que le jour s'achève,
L'amour n'est plus un cri, c'est un code promo,
Un coupon rabais qui jamais ne s'élève.

[Contre-refrain]

*Pas besoin d'aimer mieux, juste aimer ce jour-là,
Le reste de l'année ne compte pas vraiment,
L'amour, version annuelle, se paie comptant,
Et se range au placard quand février s'en va.*



JOSEPH EID | Credit: AFP

Des maux des mots

L'art d'avoir tort à un cheveu près



[Intro]

Je voulais briller en société,
Faire admirer mon éloquence,
Placer des mots bien compliqués
Pour impressionner l'assistance.

J'avais révisé le dictionnaire,
Les grands concepts, les mots savants.
Hélas, entre ma bouche et l'air,
Ils se sont mélangé les dents.

[Couplet 1]

J'ai commencé très fort, très droit :

« Ne sois jamais bassiste, mon frère,
Tous les musiciens ont les mêmes droits,
Du triangle jusqu'à la caisse claire ! »

On m'a soufflé : « Tu veux dire raciste... »

J'ai répondu : « Ne chipotons pas !
Qu'il soit batteur ou guitariste,
Un homme reste un homme, n'est-ce pas ? »

[Refrain]

*Un mot qui ripe, une voyelle,
Et le discours change de peau.
On vise le prix Nobel,
On finit numéro de cirque au bistrot.*

*Pour que ton sérieux ne tombe pas à l'eau,
Apprends à mettre, avec adresse,
Les bons mots sur les bons maux...
Et les accents à la bonne place !*

[Couplet 2]

Puis j'ai parlé du président :

« Hier, dans une longue allocution,
Il a promis très clairement
De réduire notre inflation. »

On m'a repris : « Une allocution !
L'allocution, c'est de l'argent. »

J'ai dit : « Peu importe l'expression,
Pourvu qu'il nous en donne autant ! »

J'ai présenté notre invité :

« Voici notre professeur imminent,
Que l'université attend. »

On m'a soufflé : « Il est éminent ! »

« Dans tous les cas, il va arriver :
Ne jouons pas sur les consonnes
Quand l'homme est déjà annoncé ! »

[Couplet 3]

J'ai voulu parler de justice :

« Mon cousin vient d'être anesthésié,
Il a bénéficié, quelle chance,
D'un pardon du chef de l'État français. »

« Amnistié ! » cria l'assistance.

« C'est presque le même effet :
Dans les deux cas, quand tout commence,
On ne sent plus rien passer. »

Puis, abordant la médecine :

« Je reste assez septique, docteur,
Devant l'état de ma voisine
Et cette fosse pleine d'odeurs. »

Le médecin devint livide.

J'ai dit : « Microbe ou liquide,
Tout cela manque de transparence. »

[Couplet 4]

J'ai ajouté, le cœur sincère :

« J'ai beaucoup d'infection
Pour ma pauvre vieille grand-mère,
C'est presque une contamination. »

Elle a quitté la table en larmes.
J'ai voulu calmer les alarmes :

« Mamie, ce n'est qu'une affection,
Une tendresse très virale
Qui se transmet dans la famille
D'une façon tout à fait normale ! »

Depuis, elle porte un masque
Chaque fois que je viens l'embrasser.

[Couplet 5]

Voulant changer de conversation,
J'ai parlé de mon logement :

« Je cherche une coloscopie
Dans un quartier calme et plaisant,
Avec cuisine et salle de bain,
À partager entre étudiants. »

Un homme a reposé son pain :

« Une colocation, peut-être ? »

J'ai répondu : « Certainement,
Mais de préférence avec fenêtres. »

Puis j'ai parlé de mes finances :

« Mon problème est insoluble,
Je n'ai plus un sou dans mes poches. »

On m'a dit : « Vous êtes insolvable ! »

« C'est encore plus moche :
Non seulement je n'ai plus d'argent,
Mais en plus je ne fonds pas dans l'eau.
Avouez que, socialement,
Je cumule les gros défauts. »

[Couplet 6]

J'ai raconté mon accident :

« Deux voitures ont eu une collusion,
Elles se sont entendues secrètement
Pour se rentrer dedans au carrefour Léon. »

On m'a corrigé : « Une collision !
La collusion suppose un complot. »

« Vu leur position,
Elles avaient préparé le coup ! »

Puis j'ai condamné les chauffards :

« Toute effraction au code de la route
Devrait conduire les coupables au mitard ! »

Un policier m'a dit : « J'en doute.
L'effraction, c'est forcer une porte ;
L'infraction, c'est violer la loi. »

J'ai répondu : « Peu m'importe :
Dans les deux cas, on ne frappe pas ! »

[Pont]

J'avais pourtant voulu défendre
Le bon langage et l'éducation,
Perpétrer le savoir, transmettre
Nos plus anciennes traditions.

« Perpétuer ! » cria toute la salle.

Mais il était déjà trop tard :
Ma conférence, devenue bancale,
Avait sombré dans le canular.

Je voulais paraître compréhensif,
Mais nul ne me comprenait plus.
Mon discours était compréhensible...
Enfin, c'est ce que j'avais prévu.

Je voulais être un homme avenant,
On m'a pris pour un contrat.
J'ai accepté tous les absents
Et excepté ceux qui étaient là.

[Refrain final]

*Un mot qui ripe, un son qui glisse,
Et la pensée change de quai.
La justesse devient justice,
L'imminent veut être admiré.*

*On voulait parler avec hauteur,
On finit plus bas que les mots.
Car la langue a beaucoup d'humour
Quand elle se venge de nos ego.*

*Pour que ton sérieux ne tombe pas à l'eau,
Apprends à mettre, avec adresse,
Les bons mots sur les bons maux...
Et les grands mots à leur juste place.*

[Coda]

Si tu confonds les sons et les définitions,
Tu passes vite pour le bouffon de la nation.
Un mot de travers, un lapsus dans la tête,
Et tout ton message se prend une tempête.

La frontière est mince entre savant et idiot :
Parfois un seul phonème suffit à faire le saut.
Car si ton mot n'est pas exact, malgré toute ta science,
Le public oubliera le fond...

Mais jamais l'ambulance.

Grand petit homme



*« Eh bien, beaucoup de gens disent que je suis
l'un des plus grands présidents américains de tous les temps. »*

(DJ Trump)

Tu as raison, Donald,
tu es grand.

Grand en gueule,
grand en gestes,
grand en majuscules,
grand en superlatifs.

Grand pour dire
que tout ce que tu fais
est le plus beau,
le plus fort,
le plus énorme
que le monde ait jamais vu.

Grand en certitudes,
surtout quand elles sont fausses.

Grand en vérités alternatives,
en faits accommodés,
en mensonges répétés
jusqu'à ce qu'ils se prennent
eux-mêmes
pour la vérité.

Grand pour montrer du doigt,
grand pour chercher des coupables,
grand pour diviser
et appeler cela rassembler.

Grand pour construire des murs,
plus grand encore
pour creuser des fossés.

Grand en « moi »,
immense en « je »,
gigantesque en « moi, je ».

Grand pour promettre,
grand pour menacer,
grand pour fanfaronner,
grand pour expliquer
qu'après Dieu
— et encore, ça se discute —
vient Donald.

Tu veux être
l'un des plus grands présidents
américains de tous les temps ?

Pourquoi pas.

Mais fais attention
aux adjectifs, Donald.

Car on peut être
un grand président,

comme on peut être
un grand menteur,
un grand mégalomane,
un grand manipulateur,
un grand marchand de peur,
un grand diviseur,
un grand brasseur de vent,

et même,

avec beaucoup de travail,

un **grand petit homme**.

Mais au fait, Donald,

grand comment ?

Grand comme une tour
qui cache l'horizon,
ou grand comme un arbre
qui donne de l'ombre ?

Grand comme une voix
qui couvre toutes les autres,
ou grand comme une oreille
qui sait encore écouter ?

Grand par la taille
de ton ego,
ou par la place
que tu laisses aux autres ?

Car l'Histoire,
elle, mesure autrement.

Elle ne prend pas le mètre,
elle prend le temps.

Et le temps
a cette politesse féroce :

il rapetisse les statues
et agrandit les gestes.

Alors,
si tu veux vraiment être grand,

cesse de le dire.

Les montagnes
n'ont jamais eu besoin
d'annoncer
leur altitude.

[Coda]

Les grands hommes
n'ont pas besoin
de dire qu'ils sont grands.

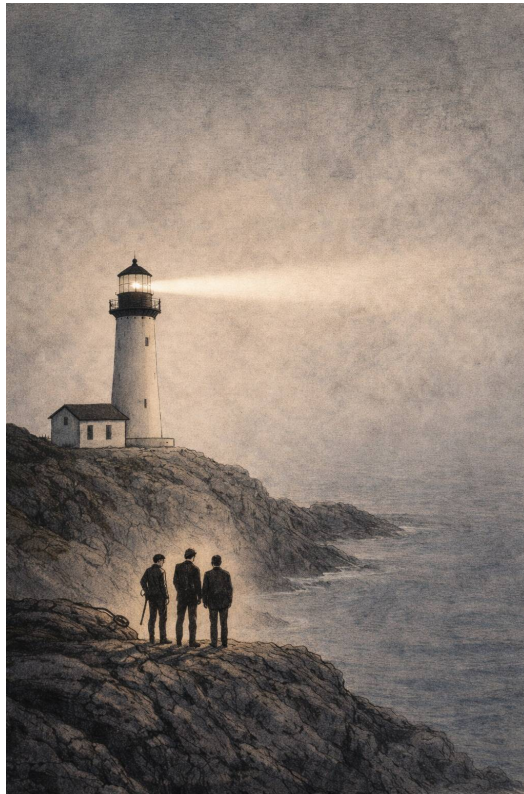
Ce sont les autres
qui le découvrent...

longtemps après.

VI. PENSER AU BORD DU FEU

Douter, choisir, mourir, continuer

Gageons que Dieu n'est pas !



Le pari humain

[Couplet 1]

Nous avons inventé un Père aux mains immenses
Pour ne plus frissonner devant nos ignorances.
C'est l'homme qui, d'un souffle, a dessiné ce Roi,
Projetant dans l'azur l'ombre de son effroi.
Dieu n'est que l'adjectif de nos propres vertus,
Un écho de nos voix sous des dômes perdus ;
Nous avons baptisé « Éternité » le manque,
Et « Justice » l'espoir que le destin nous flanque.

[Couplet 2]

Pourquoi doubler le monde d'un spectre invisible ?
La cellule suffit à rendre le vivant lisible.
Nul besoin d'un horloger pour régler les saisons :
La matière en mouvement dicte ses propres raisons.
Du chaos des atomes naît la fleur et le sang,
Par le seul jeu des poids et du temps agissant.
L'univers se déploie sans calcul ni schéma,
L'ordre n'est qu'un hasard que l'esprit nomma.

[Refrain]

*Je gage que l'homme est seul, et j'en fais ma fierté,
Sans l'ombre d'un berger pour sa liberté.
Je parie sur le grain, sur le sang et la main,
Car c'est dans notre vide que naît le chemin.*

[Couplet 3]

Regardez l'innocent que la fièvre dévore :
Si un œil nous regarde, il est plus noir encore.
Un Dieu qui permet tout est un Dieu qui n'est rien,
Ou un tyran cruel qui se joue du lien.
S'il faut que son dessein nous reste un grand mystère,
C'est qu'il n'est qu'un silence imposé sur la terre.
L'absence est plus clémente à nos cœurs révoltés
Que le poids d'un regard sur nos calamités.

[Couplet 4]

Admirez la splendeur de ce qui n'a pas d'âme :
Le cristal, le silex, la puissance de la flamme.
C'est au cœur du carbone, au fond des vieux soleils,
Que se forge le fer de nos futurs réveils.
Nous sommes faits de poussière et de lumière ancienne,
Nul besoin qu'une grâce en ces lieux intervienne.
La beauté de la rose est un cri de survie,
Et non le courtisan d'une main d'infini.

[Refrain]

*Je gage que l'homme est seul, et j'en fais ma fierté,
Sans l'ombre d'un berger pour sa liberté.
Je parie sur le grain, sur le sang et la main,
Car c'est dans notre vide que naît le chemin.*

[Couplet 5]

Qu'elle est pauvre, la main qui ne donne que par peur,
Qui guette un paradis pour calmer sa rigueur !
L'athée, lui, marche droit sous une voûte éteinte,
Il aide son prochain sans l'ordre d'une sainte.
Sa pitié est de chair, son pardon est d'ici,
C'est un présent gratuit, un acte sans merci.
Puisqu'aucun livre d'or ne note nos victoires,
L'instant seul est le temple où s'écrivent nos gloires.

[Couplet 6]

Nous n'avons plus besoin de contes de berceau,
Pour porter de la vie le magnifique sceau.
Regarder le néant sans baisser les paupières,
C'est enfin devenir les maîtres des frontières.
Il n'y a pas de juge au bout de la jetée,
Seulement le repos de la course arrêtée,
Et le nom que l'on laisse au cœur de nos enfants,
Seul sillage durable en ces flots triomphants.

[Refrain final]

*Je gage sur le vide et j'y trouve ma place
Sans œil dans le nuage, sans miroir dans la glace
Si le ciel est désert, c'est pour que nous soyons
Les seuls à décider du sens de nos rayons.*

*Je gage que l'homme est seul, et j'en fais ma fierté,
Sans l'ombre d'un berger pour sa liberté.
Je parie sur le grain, sur le sang et la main,
Car c'est dans notre vide que naît le chemin.*

[Coda]

*Le ciel est un miroir où l'on ne voit que nous.
L'homme n'est grand qu'une fois debout, et non à genoux.
Dieu fut notre enfance. Il est temps d'être humains.
Le monde est orphelin. Et c'est sa dignité !*

Le Pont du doute

Je doute, donc je suis



[Couplet 1]

Il est le fil qui tremble
au bord des certitudes,
le souffle qui desserre
les nœuds des habitudes.

Douter, ce n'est pas fuir,
ni renoncer au jour,
c'est refuser les murs
qui se prennent pour l'amour.

C'est la main qui hésite
avant de tout briser,
c'est l'âme qui s'arrête
pour mieux recommencer.

[Refrain]

*Le monde vacille, les dogmes s'enfuient,
mais dans ce vertige, une étoile me suit.
Je cherche, je tremble, j'avance et je vis,
je doute, je pense — donc je suis.*

[Couplet 2]

Il est le sel de l'esprit,
la lampe sous le vent,
le gardien de nos nuits
quand mentent les évidents.

Il protège des grands mots,
des vérités trop dures,
des chefs qui savent tout,
des foules trop sûres.

Il retient la colère
au bord de son couteau,
il remet dans nos phrases
un peu d'eau, un peu d'autre.

[Refrain]

*Le monde vacille, les dogmes s'enfuient,
mais dans ce vertige, une étoile me suit.
Je cherche, je tremble, j'avance et je vis,
je doute, je pense — donc je suis.*

[Couplet 3]

Parfois il est méthode,
outil dans la raison,
il gratte les façades,
il fouille les fondations.

Parfois il est brouillard,
perplexité du soir,
le pas qui reste en l'air
devant deux bouts d'espoir.

Parfois il se retourne
contre celui qui l'abrite,
et devient dans le cœur
une voix qui nous évite.

[Avant-Refrain]

*Alors il faut l'entendre
sans lui donner le trône,
le laisser nous apprendre,
non devenir personne.*

[Refrain]

*Le monde vacille, les dogmes s'enfuient,
mais dans ce vertige, une étoile me suit.
Je cherche, je tremble, j'avance et je vis,
je doute, je pense — donc je suis.*

[Couplet 4]

À l'heure où les images
savent mentir parfaitement,
où les voix sans visage
nous parlent comme des vivants,

à l'heure où les écrans
font danser vrai et faux,
où chaque certitude
se vend comme un drapeau,

il faut un doute calme,
un doute vigilant,
non pas la peur de tout,
mais l'œil du résistant.

[Refrain]

*Le monde vacille, les dogmes s'enfuient,
mais dans ce vertige, une étoile me suit.
Je cherche, je tremble, j'avance et je vis,
je doute, je pense — donc je suis.*

[Pont]

Mais gare au doute immense
qui dévore le chemin,
qui glace toute confiance
et ferme chaque main.

S'il doute de tout, toujours,
il n'aime plus personne,
il transforme chaque amour
en prison monotone.

Le doute est un gouffre
quand il veut demeurer,
mais il devient un pont
quand il nous fait marcher.

[Refrain final]

*Le monde vacille, les dogmes s'enfuient,
mais dans ce vertige, une étoile me suit.
Je cherche, je tremble, j'avance et je vis,
je doute, je pense — donc je suis.*

*Je tombe, je me relève,
je choisis sans mépris,
je doute, je pense — donc je suis.*

[Outro]

Méfiez-vous des hommes
qui ne doutent jamais :
ils changent leurs certitudes
en murs et en procès.

Moi, je garde une brèche,
une arche, un abri,
un pont dans la nuit :
je doute, donc je suis.

L'Homme aux frontières ouvertes

Les contradictions d'un raciste



[Intro]

Il dit qu'il aime son pays,
sa terre, son ciel, ses habitudes.
Mais dès qu'un autre y met le pied,
son cœur se ferme et se verrouille.

Il voudrait vivre entre les siens,
dans un monde pur, bien à sa place.
Mais chaque jour, sans le savoir,
il doit au monde un peu de grâce.

[Couplet 1 — Le Matin]

Il se réveille en colère,
maudit l'étranger dans son café,
puis boit, sans y penser, la terre
qu'un autre soleil a fait pousser.

Il enfle un pull du Bangladesh,
regarde son écran de Shanghai,
peste contre ceux qui voyagent,
mais porte le monde sur ses bras.

Dans sa voiture allemande,
il parle de racines, de sang,
comme si l'homme était une île,
comme si l'histoire avait du temps.

[Refrain]

*Il veut fermer toutes les portes,
dresser des murs jusqu'au matin.
Mais le monde entre dans sa vie
par son assiette et par ses mains.*

*Il crie au trop-plein, à l'invasion,
au grand danger venu d'ailleurs,
mais vit de mille différences
qu'il refuse au fond de son cœur.*

*Il hait l'étranger qui dérange,
mais aime le fruit qu'il lui tend.
Il veut un monde sans mélange,
et s'en nourrit pourtant.*

[Couplet 2 — Le Midi]

À table, il refuse le partage,
mais réclame un couscous bien chaud,
un kebab du samedi soir,
des épices qui brûlent les mots.

“Ce n'est pas pareil”, dit-il vite,
quand ses amis lèvent les yeux.
Il classe les hommes par chapitres,
mais garde leurs plats dans son feu.

Il applaudit l'attaquant sombre
qui sauve l'honneur du pays,
puis raille son nom, son accent, son ombre,
quand le match est tout juste fini.

Il veut bien du talent des autres,
du bras, du chant, du coup de main,
mais pas du visage qui montre
que l'avenir change de chemin.

[Refrain]

*Il veut fermer toutes les portes,
dresser des murs jusqu'au matin.
Mais le monde entre dans sa vie
par son assiette et par ses mains.*

*Il crie au trop-plein, à l'invasion,
au grand danger venu d'ailleurs,
mais vit de mille différences
qu'il refuse au fond de son cœur.*

*Il hait l'étranger qui dérange,
mais aime le fruit qu'il lui tend.
Il veut un monde sans mélange,
et s'en nourrit pourtant.*

[Couplet 3 — Le Soir]

Quand son corps tremble et se fatigue,
il court aux urgences, pâle et pressé.
Un interne venu du Sénégal
lui rend le souffle qu'il avait blessé.

Il dit merci du bout des lèvres,
sans regarder trop longuement
la main qu'hier encore il jugeait
trop étrangère à son présent.

Puis il rentre, allume sa télé,
regarde l'Amérique en version doublée,
écoute un vieux blues sans savoir
combien de chaînes l'ont inventé.

Il rêve de plages lointaines,
de sable chaud, de ciel créole,
mais voudrait que la carte postale
reste muette quand elle parle.

[Pont]

Tu es le fruit d'un long voyage,
comme l'humanité tout entière.
Ton sang a traversé des âges
avant de battre sous ta chair.

Nul n'est pur comme une frontière,
nul n'est seul dans son origine.
Nous sommes faits de mille poussières,
de mille départs, de mille racines.

Alors pourquoi cette colère ?
Pourquoi ce poing contre le vent ?
Le racisme est une prison de pierre
où l'on s'enferme soi-même, vivant.

[Couplet 4 — La Nuit]

La nuit, il rêve d'un monde clair,
nettoyé de tout ce qui l'effraie,
mais dans son cœur pousse une guerre
qu'aucun drapeau ne guérirait.

Il dit qu'il veut défendre la paix,
mais parle avec des mots de force.
Il dit qu'il protège sa maison,
mais c'est la peur qui tient la porte.

Il aime son pays, répète-t-il,
mais le salit par ses discours.
Car aimer sa terre, c'est l'ouvrir,
non la réduire à des contours.

Il se croit libre et sûr de lui,
debout devant ses certitudes.
Mais chaque mur qu'il construit
le prive d'un peu d'altitude.

[Refrain final]

*Il veut fermer toutes les portes,
dresser des murs jusqu'au matin.
Mais le monde entre dans sa vie
par son assiette et par ses mains.*

*Il crie au trop-plein, à l'invasion,
au grand danger venu d'ailleurs,
mais vit de mille différences
qu'il refuse au fond de son cœur.*

*Raciste, tu te crois supérieur,
mais ta peur parle plus fort que toi.
Tu veux rabaisser les couleurs,
mais c'est ton ombre que l'on voit.*

*Le monde est plus grand que tes murs,
plus vaste que tes vieux serments.
Et l'amour, l'amour est bien plus pur
que tes murailles de néant.*

[Coda]

Puisse cette chanson être un pont,
et non un mur.

Puisse-t-elle ouvrir une fenêtre
là où la peur voulait conclure.

Plus loin, mais où ?

Progrès ou regret ?



On nous avait promis demain
comme on promet le soleil.

Plus vite.
Plus loin.
Plus haut.

Moins de peine,
moins de faim,
moins de maladies,
moins de temps perdu.

Et souvent,
la promesse fut tenue.

La machine a soulagé les bras.
La médecine a repoussé la mort.
Le train a raccourci les distances.
Une voix traverse aujourd'hui la planète
avant qu'autrefois
une lettre n'ait quitté le village.

Alors oui :

nous avons progressé.

Mais plus loin...

vers où ?

[Refrain]

*Progrès, progrès, mon beau miroir,
dis-moi ce qu'il reste à voir.
Si nous gagnons toujours du temps,
pourquoi courons-nous tant ?*

*Que demain grandisse en nos mains
sans rapetisser l'humain.
Car avancer n'est un progrès
que si l'on sait vers quoi l'on va.*

La voiture nous avait promis
la liberté.

Elle nous a donné les routes,
les vacances,
les horizons ouverts.

Puis nous avons bâti
des villes pour elle,
rétréci les trottoirs,
respiré ses fumées,

et passé des heures immobiles
dans des machines
inventées pour aller plus vite.

Étrange progrès
que celui qui accélère
jusqu'à l'embouteillage.

Nous avons demandé à la terre
de produire davantage.

Elle l'a fait.

Nous avons rempli les silos,
multiplié les récoltes,
dompté les saisons.

Puis nous avons demandé :

encore.

Alors nous avons nourri les plantes
et épuisé les sols,
combattu les insectes
et tué parfois ceux dont nous avons besoin.

La terre n'est pourtant pas
une usine

que l'on remplace
quand elle tombe en panne.

[Refrain]

*Progrès, progrès, mon beau miroir,
dis-moi ce qu'il reste à voir.
Si nous gagnons toujours du temps,
pourquoi courons-nous tant ?*

*Que demain grandisse en nos mains
sans rapetisser l'humain.
Car avancer n'est un progrès
que si l'on sait vers quoi l'on va.*

Puis nous avons mis le monde
dans notre poche.

Les cartes.
Les livres.
Les visages.
Les nouvelles.

La mémoire de l'humanité
tient presque dans une main.

Miracle.

Mais cette main
ne lâche plus l'écran.

Nous avons mille amis
et parfois personne
à qui parler.

Nous savons ce qui se passe
à dix mille kilomètres
et ignorons quelquefois
le prénom du voisin.

Nous avons connecté les hommes.

Reste à vérifier
que nous ne les avons pas
débranchés les uns des autres.

Et nos objets ?

Ils deviennent intelligents.

Téléphones intelligents.
Maisons intelligentes.
Voitures intelligentes.

Pourtant beaucoup naissent
avec leur remplacement déjà prévu.

On jette avant d'user.
On change avant de réparer.

Chaque année nous apporte
l'objet indispensable
dont nous ignorions la veille
qu'il nous manquait.

Nous avons même appris
à fabriquer le besoin
après avoir fabriqué l'objet.

Et derrière nos écrans
si légers,

il y a des mines,
des usines,
des serveurs,
de l'énergie,

des terres ouvertes
pour nourrir nos machines.

Le numérique
semble ne rien peser.

Quelque part pourtant,
quelqu'un en porte le poids.

[Pont]

Alors qu'est-ce qu'un progrès ?

Une invention ?

Non.

Une invention
n'est qu'une possibilité.

Produire davantage ?
Posséder davantage ?
Aller plus vite ?

Pas forcément.

Courir plus vite vers un mur
n'a jamais été
un progrès.

Appelons progrès
ce qui fait reculer la souffrance,

ce qui protège
sans exclure,

ce qui libère du temps
sans remplir chaque minute,

ce qui facilite la vie
sans détruire
ce qui la rend possible.

Ce qui permet à l'homme
de vivre mieux

sans obliger la Terre
à vivre moins bien.

Ce n'était pas mieux avant.

Mais cela ne veut pas dire
que tout ce qui vient après
est meilleur.

Nous avons trop souvent confondu

nouveau
et **mieux**,

possible
et **souhaitable**,

plus
et **progrès**.

[Refrain final]

*Progrès, progrès, mon beau miroir,
il est encore temps de voir.
Nous pouvons gagner du temps
sans perdre notre présent.*

*Que demain grandisse en nos mains
sans rapetisser l'humain.
Car avancer n'est un progrès
que si l'on sait vers quoi l'on va.*

[Coda]

Le progrès peut ralentir.

Contourner.

Renoncer même
à certaines directions.

Car savoir faire
ne signifie pas encore

devoir faire.

Et savoir aller plus loin
ne dispense jamais
de se demander

s'il faut y aller.

Peut-être que le vrai progrès
commence précisément là :

quand l'homme cesse de demander

« Est-ce possible ? »

et apprend enfin à demander :

« Est-ce mieux ? »

Et peut-être aussi
que progresser
ne signifie pas toujours
faire mieux qu'hier.

Parfois,
il suffirait déjà
que demain soit aussi beau,
aussi humain,
aussi vivant
que ce qui fut.

Qu'il garde ce qui méritait
de ne pas disparaître.

Car avancer
sans perdre le meilleur du chemin,

c'est peut-être aussi
une forme de progrès.

Le courage a ses limites

Et c'est peut-être ce qui le rend humain



[Couplet 1]

Le courage,
ce n'est pas ne pas avoir peur.

Celui qui n'a pas peur
n'a rien encore
à surmonter.

Le courage commence
quand la peur est là,
quand les jambes hésitent,
quand la voix tremble,
et qu'on avance pourtant
d'un pas.

Pas forcément très loin.

Mais d'un pas.

[Refrain]

*Il faut parfois du courage
simplement pour continuer.*

*Pour se lever,
pour recommencer,*

*pour dire oui,
pour dire non,*

*pour rester
quand il serait plus facile de partir,*

*ou partir
quand rester nous détruit.*

[Couplet 2]

Il y a le courage
que tout le monde voit :

celui qui affronte le danger,
qui protège,
qui résiste,
qui se dresse devant l'injustice.

Et puis il y a l'autre,
celui qui ne fait pas de bruit.

Dire :
« J'ai peur. »

Dire :
« Je me suis trompé. »

Demander de l'aide.

Pleurer devant quelqu'un.

Ou défendre une vérité
quand personne autour de nous
ne veut l'entendre.

Cela aussi
demande du courage.

[Refrain]

*Il faut parfois du courage
simplement pour continuer.*

*Pour se lever,
pour recommencer,*

*pour dire oui,
pour dire non,*

*pour rester
quand il serait plus facile de partir,*

*ou partir
quand rester nous détruit.*

[Pont]

Mais jusqu'où
devons-nous être courageux ?

Jusqu'où
peut-on demander à quelqu'un
d'aller ?

[Couplet 3]

Donner son temps,
sa force,
son confort,

risquer sa place,
sa liberté,

parfois même sa vie
pour sauver une autre vie,

pour défendre quelqu'un,
un peuple,
une idée.

Nous appelons cela
du courage.

Et lorsqu'un homme
va jusqu'au bout,
nous parlons d'héroïsme.

Nous l'admirons.

Et nous avons raison.

Mais celui qui recule
devant l'ultime sacrifice,

celui qui veut vivre,

est-il pour autant
un lâche ?

Je ne le crois pas.

On ne peut pas faire
du sacrifice de soi
un devoir.

On ne peut pas demander
à chaque homme
d'être un héros.

[Couplet 4]

Et pourtant,

il y eut des jours
où quelqu'un devait se lever.

Des jours
où se taire aurait laissé faire.

Des jours
où quelques-uns ont risqué leur vie

pour que d'autres
puissent garder la leur.

Alors peut-être
est-ce là la frontière :

le courage
est ce que nous pouvons demander
à chacun de chercher en lui.

L'héroïsme, lui,
commence là où nous n'avons plus
le droit d'exiger.

[Coda]

Admirons celui
qui donne tout.

Mais ne méprisons jamais
celui qui tremble,
celui qui hésite,
celui qui choisit de vivre.

Car le courage
n'est pas de n'avoir peur de rien.

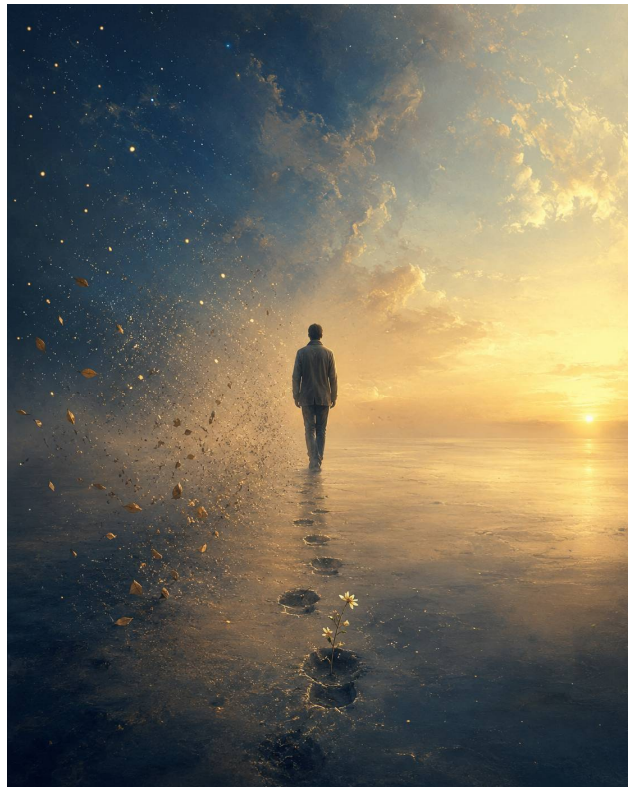
C'est de savoir
ce que, malgré la peur,

nous sommes prêts
à défendre.

Et jusqu'où
nous sommes libres
d'aller.

Ce que la mort ne prend pas

Dialogue entre l'aube et la poussière



[Intro]

Un jour, le souffle hésite
au bord des lèvres.

La main qui retenait le monde
s'ouvre doucement.

Le bruit s'éloigne.
Le temps ralentit.

Et l'être fatigué
pose enfin son fardeau
au bord d'un chemin
que nul vivant ne connaît.

[Couplet 1 — Le Dernier Seuil]

On dit qu'il faut partir en paix,
mais le cœur ne connaît pas les consignes.

Il reste une fenêtre à regarder,
une main à serrer,
un pardon à demander,
un je t'aime
que l'on croyait avoir le temps de dire.

Dans la chambre,
ceux qui restent retiennent leur souffle,
comme s'ils pouvaient empêcher
la dernière seconde de passer.

Puis le silence entre,
sans frapper.

Une chaise devient vide.
Un prénom devient mémoire.
Et le monde continue
avec quelqu'un en moins.

[Refrain]

*Qu'il y ait l'aube après la nuit,
ou le grand silence infini,
ce que l'on donne avant de partir
ne cesse jamais de fleurir.*

*Que l'âme s'envole ou se défasse,
il reste au cœur une douce trace.
La mort peut emporter nos pas,
mais tout l'amour, elle ne le prend pas.*

[Couplet 2 — La Voix De La Foi]

Le croyant murmure :

Peut-être existe-t-il une porte
que nos yeux ne savent pas voir.

Peut-être que la nuit terrestre
s'ouvre sur une autre lumière.

Ce corps n'était qu'une demeure,
une argile prêtée pour quelques saisons,
et le souffle qui l'habitait
retourne maintenant vers sa source.

Peut-être attendent,
derrière le voile,
des mains longtemps perdues,
des visages aimés,
une paix sans blessure
où nul ne se quitte plus.

Alors la mort ne serait pas la fin,
mais une naissance à l'envers,
un pas hors du temps,
un retour dans l'immense.

[Refrain]

*Qu'il y ait l'aube après la nuit,
ou le grand silence infini,
ce que l'on donne avant de partir
ne cesse jamais de fleurir.*

*Que l'âme s'envole ou se défasse,
il reste au cœur une douce trace.
La mort peut emporter nos pas,
mais tout l'amour, elle ne le prend pas.*

[Couplet 3 — La Voix De La Terre]

L'incroyant répond :

Je n'attends ni porte ni royaume.

Je vois une flamme qui s'achève
après avoir éclairé sa part de nuit.

Je vois la conscience s'endormir
sans rêve et sans douleur,
comme avant le premier matin,
lorsque je n'étais encore
ni manque, ni peur, ni question.

Mon corps rendra ses atomes
à la terre, aux arbres, aux étoiles.

Je deviendrai peut-être
la poussière d'un chemin,
la feuille d'un automne,
un peu de sel dans l'océan.

Et cela me suffit.

Car je n'ai pas besoin d'éternité
pour savoir le prix d'une heure,
ni d'un autre monde
pour avoir aimé celui-ci.

[Refrain]

*Qu'il y ait l'aube après la nuit,
ou le grand silence infini,
ce que l'on donne avant de partir
ne cesse jamais de fleurir.*

*Que l'âme s'envole ou se défasse,
il reste au cœur une douce trace.*

*La mort peut emporter nos pas,
mais tout l'amour, elle ne le prend pas.*

[Pont — Le Grand Peut-Être]

Et si personne ne savait ?

Ni celui qui prie,
ni celui qui doute,
ni celui qui cherche dans les étoiles
la réponse que le ciel garde pour lui.

Les morts ne reviennent pas
départager nos espérances.

Ils laissent derrière eux
un grand peut-être
où chacun dépose
sa lumière ou son silence.

Mais devant la dernière frontière,
nos certitudes se font petites.

Le croyant tend la main au sceptique.
Le sceptique marche à ses côtés.

Tous deux savent seulement
qu'ils ont aimé,
qu'ils ont été aimés,
et que cela
n'était pas rien.

[Refrain final]

*Qu'il y ait l'aube après la nuit,
ou le grand silence infini,
ce que l'on donne avant de partir
continue ailleurs de grandir.*

*Que l'âme s'envole ou se défasse,
nos gestes survivent à leur place.
La mort peut emporter nos pas,
mais tout l'amour, elle ne le prend pas.*

[Coda]

Nous partirons
sans connaître la réponse.

Peut-être vers la lumière.
Peut-être vers le repos.

Mais dans le cœur de ceux qui restent,
une voix continuera de parler,
un rire traversera les années,
une bonté passera de main en main.

Et tant qu'un vivant dira :

« Je me souviens »,

la mort
n'aura pas tout pris.

Et si le monde allait bien aussi ?



[Couplet 1]

Tempêtes, cyclones, maisons noyées.
Des vies renversées par un climat qui perd le nord.
Les guerres s'empilent.
Les drones traversent le ciel.
Les routes fuient sous les pas des familles réfugiées.

La famine revient comme un vieux fantôme.
Les attentats déchirent nos nuits.
Les rues grondent dans des marches qui dérapent.

À force de voir la violence, la violence entre en nous.
Elle colle à nos gestes, elle s'installe dans nos paroles.
Les crises se répètent, trop vastes pour nos mains.

L'impuissance pousse des racines au cœur de nos vies.
La confiance glisse : gouvernements, médias, institutions
semblent tourner à vide.
La colère monte contre ceux qui décident, ceux qui frappent,
et ceux qui exposent nos peurs en plein écran.

[Refrain A]

*Que le monde est noir, triste et déprimant.
À quoi bon le changer ? On n'a aucune chance.
L'impuissance et la colère deviennent notre cadence.
Et le désespoir s'accroche
comme une liane à nos absences.*

L'inflation mord nos salaires.
Des commerces ferment sans adieux.
Des travailleurs tombent des listes
comme des chiffres en trop.

Les inégalités se creusent.
Les dettes montent.
La corruption ronge les bases.
Les scandales éclaboussent nos écrans.

Le fascisme refait surface.
La liberté des médias tremble.
Les pandémies laissent des pénuries,
des courbes rouges,
et la désinfo court plus vite que les remèdes.

La peur s'installe.
Chaque alerte pèse plus lourd que la précédente.
On se sent minuscules devant les problèmes géants.
Une voix dit : « Tu ne peux rien. Laisse tomber. »

Le cynisme grandit.
La méfiance avale la confiance.
Et quand tout devient trop lourd,
on décroche,
on zappe,
on évite.

On sort du monde civique
comme on quitte une pièce trop bruyante.

[Refrain A]

*Que le monde est noir, triste et déprimant.
À quoi bon le changer ? On n'a aucune chance.
Le fatalisme nous gagne, le cynisme nous mine.
Et nous détournons les yeux
de l'écran qui nous assassine.*

[Couplet 2]

On dit que le monde va si mal
qu'on en oublie qu'il va bien aussi.
La noirceur prend toute la place.
La lumière travaille en silence.
Chercher l'équilibre,
ce n'est pas fuir le réel.
C'est apprendre à respirer.
C'est rester debout....

Dans les labos, des traitements naissent.
Des vaccins affrontent des cancers
qu'on croyait invincibles.
Des chercheurs sondent
le climat, l'espace,
pour comprendre, prévenir, réparer.

Les technologies améliorent nos vies
sans passer à la une.
Et il y a les mains nues :
des sauveteurs qui sortent des vies des décombres,
des voisins qui créent de la solidarité,
des pays qui collaborent
malgré leurs frontières et leurs orgueils.

Et voici d'autres signes d'espoir :
Partout, des vies s'améliorent.
L'éducation gagne du terrain.
On replante, on restaure.
On nettoie, on protège.
On ramène à la lumière
des espèces qu'on croyait perdues.

Ces histoires enseignent la résilience.
Elles soudent les communautés.
Elles inspirent les jeunes
à marcher vers l'avenir
au lieu de s'en détourner.

[Refrain B]

*Mais le monde respire encore.
Il résiste.
Il persiste.
On n'est jamais seuls
quand l'espoir s'insiste.
Des milliers de gestes
tissent un futur plus humain.
Et si l'on voyait enfin
le bien qu'on fait,
le bien qui vient ?*

[Pont]

Informé,
ce n'est pas seulement montrer les problèmes.
C'est aussi montrer les solutions,
pour donner envie de se battre,
au lieu de baisser les bras.

[Coda]

Les mauvaises nouvelles sont nécessaires.
Mais les bonnes le sont aussi.

Elles n'effacent pas l'orage.
Elles empêchent qu'il nous noie.

Si elles pesaient un peu plus lourd
dans la balance de l'information,
nous marcherions plus forts,

plus droits,
plus courageux
face aux torts,
face aux morts.

Elles limiteraient l'emprise
des vautours extrémistes,
toujours prêts à se nourrir
de nos peurs
pour répandre leur fiel.

Oui...
si le monde allait bien aussi,
on le verrait mieux.
Et on se tiendrait plus droit.

Paroles en acte

L'Écorce et le Velours



[Couplet 1]

L'ombre dessine sur ton dos
Les lignes d'un chemin secret
Je perds le fil, je perds les mots
Sous le rideau de nos secrets
Ta peau répond à mon murmure
Un frisson court, le temps se tord
Dans cette nuit qui nous entoure
On réinvente le décor

[Refrain]

*On s'abandonne au ralenti
Au bord de nos vagues intimes
Quand les regards n'ont plus de prix
Et que nos souffles se devinent
Laisse la nuit guider nos pas
Dans le vertige de tes bras
Doucement...
Tout doucement.*

[Couplet 2]

Mes doigts devinent ton sillage
Sans boussole et sans interdiction
Chaque caresse tourne une page
De notre douce obsession
Tu es le feu sous le velours
La source où je viens m'abreuver
Le grand silence avant le jour
Où l'on s'apprend sans se parler

[Refrain]

*On s'abandonne au ralenti
Au bord de nos vagues intimes
Quand les regards n'ont plus de prix
Et que nos souffles se devinent
Laisse la nuit guider nos pas
Dans le vertige de tes bras
Doucement...
Tout doucement.*

[Pont]

La cambrure de tes hanches
Devient ma seule vérité
Une marée qui nous emporte
Aux frontières de la gravité
La chaleur de ton souffle court
La morsure douce de l'instant
Nous voilà dépouillés de tout
Naufragés d'un océan brûlant

[Refrain]

*On s'abandonne au ralenti
Au bord de nos vagues intimes
Quand les regards n'ont plus de prix
Et que nos souffles se devinent
Laisse la nuit guider nos pas
Dans le vertige de tes bras
Doucement...
Tout doucement.*

[Outro]

Contre ma peau...
Ton cœur qui bat.
La nuit s'achève ici.
Juste toi et moi.

ÉPILOGUE

Le brasier

L'Étincelle et le Brasier



[Couplet 1]

Je marche dans la nuit des sentiers de rocaille,
Guettant l'éclair furtif sous le choc des silex ;
Je suis le collecteur des feux de la bataille,
Le chasseur de lueurs dans un monde perplexe.

Je glane les éclats que le vent éparpille,
Pour en faire un trésor de souffre et de clarté,
Car mon âme est un fer qui s'entrechoque et brille
Aux froides certitudes de votre obscurité.

Sous le choc de mes pas, le vieux pavé s'éveille,
Chaque pierre est un cœur qui me demande qu'à luire.
Je vole aux nuits d'hiver leur froideur sans pareille,
Pour forger le métal d'un nouvel avenir.

[Refrain]

*Qu'elle éclate, l'étincelle, au centre de vos nuits !
Que le feu se propage et dévore l'ennui.
Contre vos bonheurs gris d'échardes barbelées.
Voici l'amour-brasier, par ma main révélé !
Le velours des tyrans grillé par l'or d'amants.*

*Le roc râpeux craque et crie sous le feu claquant.
Le tison tousse, pétille et doucement se passe,
Carrousel de cracs clairs qui en cinglant s'effacent !
Qu'elle éclate, l'étincelle, au centre de vos nuits !
Que le feu se propage et dévore l'ennui.*

[Couplet 2]

Ils ont dressé des murs de brume et de silence,
Ils vendent le repos dans des cages d'acier ;
Moi, je vole le feu par instinct de défense,
Pour que chaque regard devienne un incendie.

Ils ont pavé l'esprit de dogmes et de poussière,
Ils ont clos l'horizon de fils de fer dorés ;
Leur paix est un linceul, une ombre prisonnière,
Un bonheur anesthésié, un rêve incarcéré.

Je veux brûler les draps de vos lits léthargiques,
Mettre le feu aux poudres des vieux dogmes de mort,
Et que l'amour fougueux, en ses rages magiques,
Déchire de ses dents le confort du plus fort.

[Couplet 3]

Je ne suis pas le sage au calme catéchisme,
Je suis le choc du fer sur le grès des chemins ;
Contre le froid glacé de votre obscurantisme,
Je frotte ma colère entre mes deux mains.

Voyez l'étincelle ! Elle est l'ordre qui tombe,
Elle est le cri d'amour qui déchire le lin,
Un incendie de joie au-dessus de la tombe,
Le sacre du soleil sur vos bonheurs de tain.

Les ténèbres expirent au pied de mes sandales,
Je suis l'illumineur des sombres trépassés ;
Je transforme en soleils les pierres de scandales
Et je brûle le joug des siècles oppressés.

[Refrain]

*Qu'elle éclate, l'étincelle, au centre de vos nuits !
Que le feu se propage et dévore l'ennui.
Contre vos bonheurs gris d'échardes barbelées.
Voici l'amour-brasier, par ma main révélé !
Le velours des tyrans grillé par l'or d'amants.*

*Le roc râpeux craque et crie sous le feu claquant.
Le tison tousse, pétille et doucement se passe,
Carrousel de cracs clairs qui en cinglant s'effacent !
Qu'elle éclate, l'étincelle, au centre de vos nuits !
Que le feu se propage et dévore l'ennui.*

[Couplet 4]

Vois le tyran trembler dans son palais d'ébène.
Car une seule esquille a suffi pour l'embrasement ;
La poésie est l'astre au milieu de la haine,
Qui change la houille enfouie en pur diamant.

Collecteur de lumière et semeur de révolte,
Je marche sur vos monts, un tison à la main ;
Préparez-vous au choc, car voici la récolte :
Le vieux monde va flamber pour éclairer demain.

Poète-artificier, je marche et je réveille
Le feu qui sommeillait sous vos pas de charbon :
Le monde sera flamme ou ne sera que veille :
L'étincelle est l'éclair du premier jour du Bon.

[Refrain]

*Qu'elle éclate, l'étincelle, au centre de vos nuits !
Que le feu se propage et dévore l'ennui.
Contre vos bonheurs gris d'échardes barbelées.
Voici l'amour-brasier, par ma main révélé !
Le velours des tyrans grillé par l'or d'amants.*

*Le roc râpeux craque et crie sous le feu claquant.
Le tison tousse, pétille et doucement se passe,
Carrousel de cracs clairs qui en cinglant s'effacent !
Qu'elle éclate, l'étincelle, au centre de vos nuits !
Que le feu se propage et dévore l'ennui.*

SOMMAIRE DES POÈMES

PROLOGUE – L'étincelle

1. **Les Étincelles du Verbe** 8

I. FEUX DE VIE

Aimer, vivre, passer, vieillir

2. **Viele tausend Tage** 11
(K)ein Schubert-Lied
3. **Désir, Amour, Départ et Vie** 13
... jusqu'au dernier souffle un jour
4. **L'Éphémère Cadence** 16
Ce qui finit nous fait vivre
5. **Vieillir, c'est fleurir autrement** 18
À mes 70... et plus
6. **Les Éclats de l'amour** 20
L'amour dans tous ses états
7. **L'Ombre que l'on nourrit** 25
Des miroirs amers de la jalousie
8. **Ce père qui n'était pas là** 28
Fragments d'une enfance sans témoin
9. **Simplement Ilda** 30

II. QUAND L'ÉTINCELLE BRÛLE

Nos blessures, nos dépendances, nos silences

10. **Cris de Silence** 33
Contre les violences faites aux femmes
11. **Je vomis, donc je suis** 35
12. **Je pourris, donc je ne suis plus** 37
Réflexions lors de mon enterrement
13. **Je ne veux plus être, mais je suis** 39
Quand la vie perd son goût de miel
14. **Je bois, donc je fuis** 41
Calvaire d'un alcoolique
15. **Quand la lumière baisse** 43
Complainte pour une voix seule et un piano
16. **Silence en paroles** 45
Les deux visages du silence
17. **Que la peur cesse d'être Dieu** 50
L'art de trembler sans céder

18. Le Degré Zéro du Cœur	57
<i>Méditation sur l'indifférence</i>	

ENTRACTE

Excursions & Expérimentations

19. Ave Maria	61
20. Sub tuum praesidium	62
21. A Highland Blessing	63
22. The Protection of St. Columba	64
23. St. Patrick's Breastplate	65
24. Salve Regina	66

III. BRAISES DU MONDE

Quand le poème regarde dehors

25. Heimatlos durch die Welt	69
26. Sourire à Calais	71
27. Attraper des sourires	73
28. Et si c'était toi, le réfugié ?	75
29. Ceuta — La graine de la méfiance	78
30. Marcher sur des Terres Volées	82
31. Cinquante nuances de crier l'amour	84
<i>Pour un monde arc-en-ciel</i>	
32. De l'empathie, mon ami !	86
33. Si on veut la paix...	88
34. Faire face à la marée brune	90
<i>Marche contre la montée du fascisme</i>	
35. Quand la liberté viendra...	93
<i>L'Iran entre l'Ombre et le Mirage</i>	
36. Suicide global	96
<i>Nous savons. Nous continuons.</i>	

IV. ÉTINCELLES D'ÉCOLE

Transmettre, apprendre, résister

37. Encre et Courage	103
<i>pour celles et ceux qui enseignent en saignant</i>	
38. Sous vos hélices	105
<i>L'amour qui ne sait plus se poser</i>	
39. Tu viens d'où ?	108
<i>Races et classes, classes sans races</i>	

40. Le Prof, l'Élève et... la Souris	112
<i>Poème gentil pour élèves bien branchés</i>	
41. La violence fait école	116
42. Droit au détour	119
43. L'Exil du premier banc	122
<i>Plaidoyer pour le bon élève</i>	
44. Tous inclus	125
<i>Symphonie pour une mosaïque rebelle</i>	
45. La sueur et l'algorithme	131
<i>Éloge de la souveraineté cognitive</i>	

V. RIRE POUR NE PAS SE TAIRE

Satire, ironie et coups de griffe

46. Scars and Gripes	137
47. Candide Cantique de Noël	139
48. L'Amour sur Facture	140
<i>à l'occasion de la Saint-Valentin</i>	
49. Des maux des mots	142
<i>L'art d'avoir tort à un cheveu près</i>	
50. Grand petit homme	147

VI. PENSER AU BORD DU FEU

Douter, choisir, mourir, continuer

51. Gageons que Dieu n'est pas !	151
52. Le Pont du doute	154
<i>Je doute, donc je suis</i>	
53. L'Homme aux frontières ouvertes	157
<i>Les contradictions d'un raciste</i>	
54. Plus loin, mais où ?	161
<i>Progrès ou regret ?</i>	
55. Le courage a ses limites	167
<i>Et c'est peut-être ce qui le rend humain</i>	
56. Ce que la mort ne prend pas	171
<i>Dialogue entre l'aube et la poussière</i>	
57. Et si le monde allait bien aussi ?	176
58. Paroles en acte	180
<i>L'Écorce et le Velours</i>	

ÉPILOGUE – Le brasier

59. L'Étincelle et le Brasier	183
--	-----

Il suffit parfois d'une étincelle : une émotion qui insiste, une injustice qui révolte, une question qui refuse de se taire.

Dans ces poèmes et chansons écrits en 2025 et 2026, Jeannot Scheer explore les feux de la vie, les blessures intimes, les silences, les dérèglements du monde, l'école, la satire et les grandes interrogations humaines. L'amour y côtoie la peur, le rire répond à la colère, le doute résiste aux certitudes.

Ancien professeur de français, l'auteur transforme volontiers la réflexion en poésie et la poésie en « dissertation chantée ». Mis en musique avec l'aide de l'intelligence artificielle, ses textes quittent la page pour devenir voix, rythme et résistance.

Des poèmes de colère et de lumière, pour celles et ceux qui croient encore qu'un mot peut éclairer un visage, réveiller une conscience — et qu'une simple étincelle peut devenir brasier.



Jeannot Scheer, ancien professeur de français, a longtemps vécu entouré de cahiers, de textes, de livres et de jeunes voix à accompagner. Retraité, il continue pourtant d'écrire, de relire, de transformer ses souvenirs en poèmes — et, depuis peu, en chansons.

Quelque part entre un vieux PC sous Windows 7, qui refuse héroïquement de mourir, et la toute dernière version de Suno AI, qui chante ses textes avec une modernité parfois déconcertante, il avance à sa manière : un pied dans les marges manuscrites d'hier, l'autre dans les possibles numériques d'aujourd'hui.

Avec humour, gratitude et obstination, il explore ce que l'intelligence artificielle peut offrir à une voix humaine qui, elle, n'a jamais cessé de chercher ses mots.

Éditions SuJaNo – Luxembourg, 2027

Textes : Jeannot Scheer

Mises en musique : Suno AI, 2027
